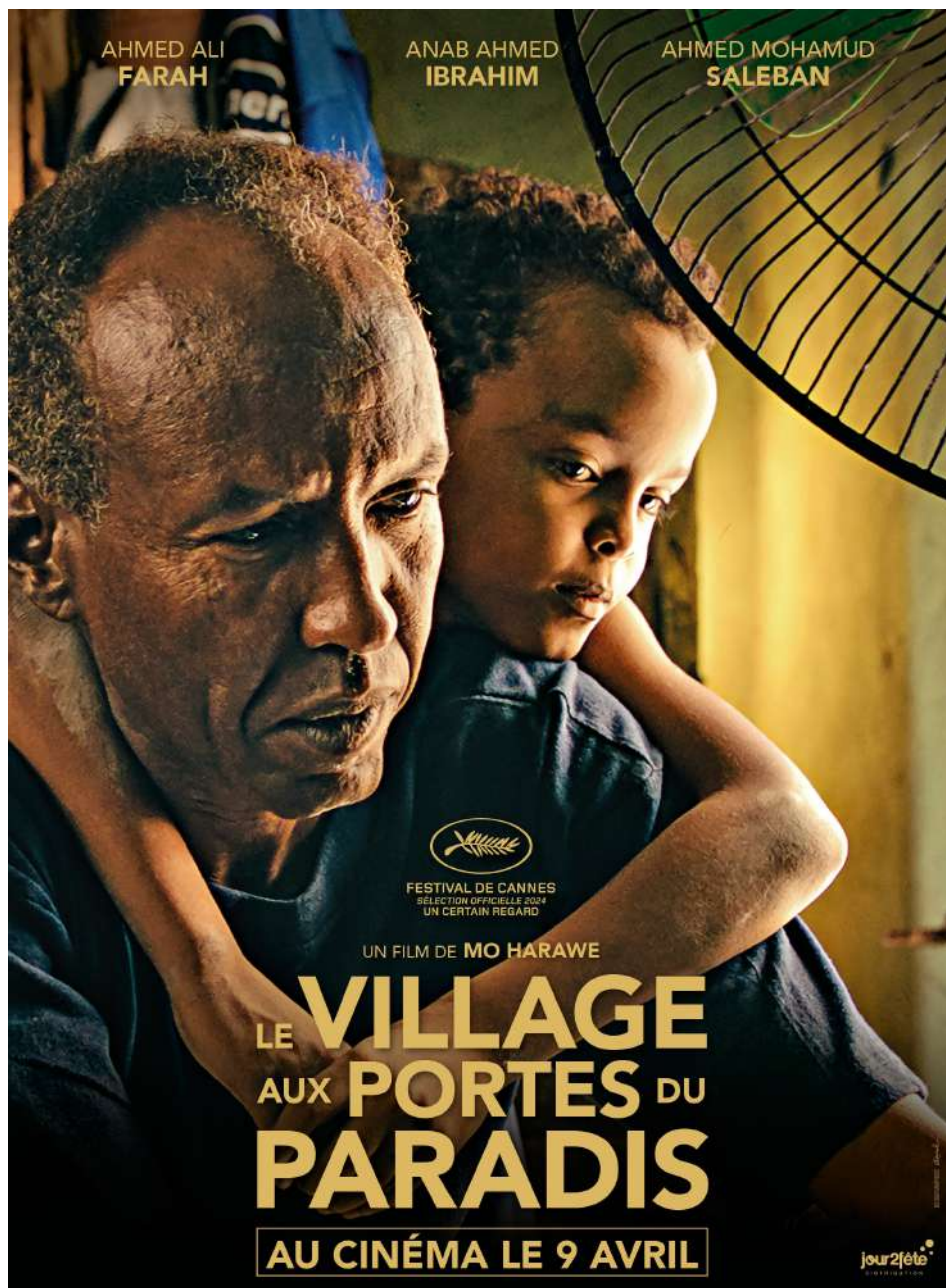


★ REVUE DE PRESSE ★



AU CINÉMA LE 9 AVRIL

JOUR2FÊTE

Étienne Ollagnier
& Sarah Chazelle

etienne.ollagnier@jour2fete.com

sarah.chazelle@jour2fete.com

RENDEZ-VOUS

Viviana Andriani
& Aurélie Dard

viviana@rv-press.com

aurelie@rv-press.com

CLAIRE VIROULAUD

Claire Viroulaud
& François Gaboret

claireviroulaudpresse@gmail.com

assistantclaireviroulaud@gmail.com

★ SOMMAIRE PRESSE PRINT ★

MENSUELS & leurs sites internet

AFRIQUE MAGAZINE	critique positive	avril 2025
AR MAGAZINE	critique positive	avril 2025
CINEMATEASER	critique positive	avril 2025
FICHES DU CINÉMA (Les)	critique ★ ★ ★ ★	avril 2025
INROCKUPTIBLES (Les)	critique positive	7 avril 2025
LM MAGAZINE	critique positive	avril 2025
MONDE LIBERTAIRE (Le)	critique positive	9 mars 2025
MUTUALISTE (Le)	critique positive	avril 2025
POSITIF	critique positive	avril 2025
PREMIÈRE	critique ★ ★ ★	avril 2025
SEPTIÈME OBSESSION (La)	critique positive	avril 2025
SO FILM	critique positive	avril 2025

HEBDOMADAIRES & leurs sites internet

COURRIER INTERNATIONAL	ITW Mo	9 avril 2025
ECHOS (Les)	critique positive	9 avril 2025
MARIANNE	critique positive	9 avril 2025
OFFICIEL DES SPECTACLES (L')	« zoom » de la semaine	9 avril 2025
POLITIS	ITW Mo	9 avril 2025
TÉLÉRAMA	critique 3T	9 avril 2025
TÉLÉRAMA	jeu concours web	mars 2025
TRIBUNE DIMANCHE (La)	critique ★ ★ ★ ★	6 avril 2025
ZÉBULINE	critique positive	avril 2025

QUOTIDIENS & leurs sites internet

FIGARO (Le)	critique 3/4	9 avril 2025
HUMANITÉ (L')	ITW Mo	9 avril 2025
LIBÉRATION	critique positive	9 avril 2025
LIBÉRATION	ITW Mo	9 avril 2025
MONDE (Le)	critique ★ ★ ★	9 avril 2025
MONDE (Le)	ITW Mo	9 avril 2025

MEN SUELS

ET LEURS SITES WEB



CINÉMA

ÊTRES D'AMOUR EN SOMALIE

Une chronique familiale âpre et colorée dans un pays est-africain plus connu pour ses guerres que son cinéma... Ce film, d'une grande puissance visuelle, VIENT D'ÊTRE RÉCOMPENSÉ AU FESPACO.

UN VILLAGE de pêcheurs nommé Paradis, sur la côte somalienne. Drôle de nom quand tout autour s'étend un désert de sable frappé par les vents et les attaques de drones. Depuis la mort de sa femme, Mamargade y élève seul son petit garçon, le malicieux Cigaal, quand Araweelo, sa sœur tout juste divorcée, vient vivre avec eux. Commence alors une cohabitation pleine de non-dits, chacun essayant de s'en sortir comme il peut. Même s'il s'agit d'habitants très pauvres de cette région, le cinéaste n'en fait jamais des victimes. Natif de Mogadiscio, où il a grandi avant d'émigrer en Autriche, Mo Harawe a tenu à tourner avec une équipe 100% africaine : une gageure, dans un pays sans industrie cinématographique (le tiers des techniciens vient d'Égypte et du Kenya). Premier film somalien sélectionné au Festival de Cannes l'an dernier, il s'est vu décerner le 1^{er} mars à Ouagadougou, dans le cadre du Fespaco, l'Étalon d'argent de Yennenga, remis par le jury que devait présider feu Souleymane Cissé, lequel n'aurait probablement pas renié ce film d'une grande force visuelle. ■ J.-M.C.

LE VILLAGE AUX PORTES DU PARADIS (Autriche, Somalie), de Mo Harawe. Avec Ahmed Ali Farah, Anab Ahmed Ibrahim, Ahmed Mohamud Saleban. En salles.

LE VILLAGE AUX PORTES DU PARADIS

Mo Harawe signe ici son premier long métrage. Sur fond de catastrophes naturelles et de guerre civile, le film fait le portrait croisé d'un frère et de sa sœur au sein d'un village nommé «Paradis». On sait gré au cinéaste de peindre dignement des personnages dignes. Ces derniers, incarnés par des non professionnels, portent en eux une superbe humanité. Harawe filme avec délicatesse ce «paradis en puissance» selon sa propre expression où se lisent et le pessimisme de l'intelligence et l'optimisme de la volonté. LD

Le Village aux portes du paradis
de Mo Harawe
Sortie le 9 avril 2025



LE VILLAGE AUX PORTES DU PARADIS

De Mo Harawe

Avec Canab Axmed Ibraahin, Axmed Cali Faarax, Cigaal Maxamuud Saleebaan
Somalie / France. 2h14

AVEC SON PREMIER LONG-MÉTRAGE, MO HARAWE IMPRESSIONNE IMMÉDIATEMENT PAR L'AMPLITUDE DE SA NARRATION ET UNE MISE EN SCÈNE SUBTILE ET ÉMOTIONNELLEMENT DÉVASTATRICE.

09.04.25

Très identifié dans le monde du court-métrage, récompensé notamment à Clermont-Ferrand avec *WILL MY PARENTS COME TO SEE ME ?*, le cinéaste somalien Mo Harawe était donc forcément attendu pour son passage au long. Et il ne déçoit pas. Il nous plonge dans un petit village perdu dans le désert où vit Mamargade, un père célibataire, son fils de même pas 10 ans Cigaal et sa soeur, Araweelo. Ensemble, ils forment une famille recomposée, repensée, où chacun tente de trouver sa place, au sein du trio, mais aussi dans la société somalienne. Mamargade cumule les petits boulots tandis qu'Araweelo cherche à s'émanciper en montant sa propre boutique. *LE VILLAGE AUX PORTES DU PARADIS* débute sur une séquence de journal télévisé relatant un bombardement perpétré par un drone américain. C'est à peu près tout ce que nous aurons du contexte, qui n'apparaît par ailleurs que par d'infimes touches dans le reste du film, notamment dans une séquence de trafic d'armes livrées à des terroristes. Mo Harawe, qui a fui la Somalie en 2009 pour se réfugier en Autriche, ne cherche pas à s'appesantir sur le sujet mais semble tenir à montrer à ses spectateurs les limites et les contraintes dans lesquelles évoluent ses trois protagonistes devenus symboles d'un peuple écartelé entre nécessité, terreur et désirs

personnels. Il y a quelque chose du VIVRE ! de Zhang Yimou dans *LE VILLAGE AUX PORTES DU PARADIS*, notamment dans sa façon d'explorer un temps et un environnement donnés en regardant ses personnages droit dans les yeux. Le réalisateur déploie sa tragédie comme l'exploration de trois chemins possibles, trois destins qui se côtoient, se soutiennent et s'approprient. La beauté du film, au-delà de l'image elle-même, sublime, à la fois naturaliste et forte en contrastes, réside dans la manière que le cinéaste a de traiter avec le même intérêt et la même tendresse chacun de ses trois personnages, qu'il importe leur âge, leur sexe ou leur parcours. Qu'il les isole dans le plan ou qu'il les filme en duo ou en trio, chacun a sa partition à jouer dans cette symphonie collective qui valorise l'individu et ses choix, bons ou mauvais. Mais au-delà des différentes quêtes qui animent Mamargade, Araweelo et Cigaal, qu'elles soient de survie, d'indépendance ou d'amour, *LE VILLAGE AUX PORTES DU PARADIS* n'est jamais aussi bouleversant que lorsqu'il ausculte les liens familiaux et les drames intérieurs de ses trois héros. Mo Harawe n'est pas pressé (le film dure 2h14) mais il nous donne surtout le temps pour le partager avec cette famille que l'on peine à quitter lorsque les lumières se rallument. ■

de Mo Harawe

CHRONIQUE

Adultes / Adolescents

Avec : Ahmed Farah (Mamargade), Anab Ibrahim (Araweelo), Ahmed Saleban (Cigaal), Axmed Cabdillahi Ducaale (Jama), Maxamed Cabdi Fadax (Haji), Maxamed Maxamed (Mandela), Maxamed Jamac (Guure), Maxamed Xasan (le père de Jama), Aamino Gureey (le directeur de l'école du village), Abdirisaaq Khalif (l'ex-mari d'Araweelo), Abdirisaaq Cawad (l'enseignant du pensionnat), Faadumo Nuur (la mère endeuillée), Xassan Cabdi Cali (l'employé de l'hôpital), Maxamed Mire Xirsi (le directeur du pensionnat), Cabdiraxmaan Maxamed (le chef de clan), Mubarak Saleybaan (le camarade de Cigaal), Ayaan Jama (l'employée de banque), Jamaad Siyaad, Cabduraxmaan Cabdulaahi Cali, Filsan Saleebaan Cilmi, Farxiyo Cismaan Xaashi, Faysal Muxumed.

Scénario : Mo Harawe **Images :** Mostafa El Kashef **Montage :** Joana Scrinzi **Son :** Willis Abuto, Anne Gibourg, Guadalupe Cassius et Christophe Vingtrinier **Costumes :** Sarah Ismail **Dir. artistique :** Nuur Abdulkadir **Maquillage :** Fatuma Yussuf **Casting :** Mohamed Mohamud Jama **Production :** Freibeuterfilm **Coproduction :** Kazak Productions, NiKo Film et Maanmaal ACC **Producteurs :** Sabine Moser et Oliver Neumann **Producteurs délégués :** Abdimalik Yusuf, Ahmed Ali Farah, Nuh Musse Berjeeb et Osamn Hassan Hussein **Coproducteurs :** Jean-Christophe Reymond, Nicole Gerhards et Mo Harawe **Distributeur :** Jour2Fête.

134 minutes. Autriche - Allemagne - France - Somalie,
2024. Sortie France : 9 avril 2025

Somalie. Orphelin de mère, Cigaal vit à Paradis entre son père Mamargade, qui exerce de petits boulots, et sa tante Araweloo, en instance de divorce. À l'école, il apprend à se cacher des drones et raconte ses rêves à ses camarades. Mamargade enterre les morts et fait des livraisons pour Haji, sans s'interroger sur ce qu'il livre. Araweloo tente de se faire rembourser par ses débiteurs, tel Jama, d'autant qu'elle a besoin d'argent pour ouvrir son atelier de couture. Elle réussit à divorcer de son mari, qui souhaitait épouser une deuxième femme. L'école fermant faute de moyens, la directrice pousse Mamargade à inscrire Cigaal au pensionnat de la ville. Comme il pourra, grâce à elle, payer à tempérament, il fait entrer Cigaal, mais sans l'avoir prévenu en amont.

SUITE... Échouant à se faire rembourser par le clan d'un de ses débiteurs -décédé , Araweloo "prend en gage" les chaussures et le mobile de Jama, qui finit par s'acquitter d'une partie de sa dette. Il accepte aussi de contracter un mariage blanc avec elle, obligatoire pour obtenir un prêt bancaire en vue de son projet. Un vendredi, Mamargade oublie d'aller chercher Cigaal. Déjà déçu par son internat forcé, tenu de rester sur place, Cigaal le boude quand il arrive enfin. Tout en cherchant du travail, Mamargade accepte une nouvelle livraison pour Haji. C'est un trafic d'armes. Arrêtés à un barrage policier, Mamargade et Jama, qui a accepté de l'aider, échouent en prison. Araweloo leur rend visite, ouvre son atelier et prend en charge Cigaal...



★★★★★ "Pourquoi tu m'as fait peur comme ça ?" demande, complice, Mamargade à son fils Cigaal. Pour son premier long métrage, Mo Harawe compose, via trois destinées d'une même famille, une balade (la musique et les chants y tiennent en effet une place importante) à la fois douce et inquiétante, tendre et tragique (une mère y enterre sa fille de 20 ans), portée par un humour subtil et constant via ses cadrages, ses actions (Araweloo prenant "en otages" le téléphone et les souliers de Jama pour se faire rembourser), ses incongruités visuelles (le chapeau de papier sur la tête de Cigaal), ses dialogues (Araweloo ignorant pourquoi elle demande à Jama un mariage blanc)... À l'instar de ses belles métaphores (Araweloo se regardant dans un miroir aussi brisé que son couple, ou cette ruine "espace vide, promesse de tous les possibles"), tout y est ambivalent : sursauter peut résulter d'un jeu ou d'un drame (quand un drone vient semer la mort), un mensonge peut protéger et dire la vérité mener en prison. De même, irresponsable voire veule, Mamargade dévoilera une grande sensibilité dans son histoire avec la mère de Cigaal. Le réalisateur brosse ainsi le tableau doux-amer de ce lieu "près du paradis", à l'horizontalité paisiblement teintée d'ocre, de bleu et de vert où, les temps changeant, on enterre désormais les morts à la pelleteuse, où l'espérance est de voir l'éducation sortir son fils de la misère, et où la persévérance récompensera Araweloo en quête d'un atelier de couture. Quant à son rythme posé, il ressemble au temps que prendrait un regard bienveillant pour observer, approcher, comprendre ce qu'il se joue. Un film en tout point bienfaisant. **G.To.**

★ LES INROCKUPTIBLES

Lundi 7 avril 2025

Avec “Le village aux portes du paradis”, Mo Harawe signe un premier long lumineux



Avec “Le village aux portes du paradis”, Mo Harawe réalise un premier long métrage impressionnant de maîtrise, où la douce chronique d’une vie de famille recomposée se mêle à l’état des lieux d’un pays en crise.

Il faut un certain temps pour comprendre et saisir les liens qui unissent les trois personnages du *Village aux portes du paradis*, premier long métrage de Mo Harawe, jeune cinéaste somalien installé en Autriche, présenté à Un Certain Regard au dernier festival de Cannes. Un père, son fils ainsi que la sœur et tante sont réunis sous le même toit, quelque part dans un petit village du désert somalien, au bord de la mer. La manière dont le cinéaste nous laisse les approcher sans forcer la rencontre témoigne de sa délicatesse et de sa pudeur. On entre dans le film comme on franchirait le seuil d’une maison d’abord inconnue puis peu à peu familière (à la fin, on voudrait ne plus la quitter).

★ LES INROCKUPTIBLES

Lundi 7 avril 2025

Chaque protagoniste de cette famille recomposée est marqué par un manque, chacun a vécu une séparation : celle d'une femme pour Mamargade, père célibataire ; celle d'une mère pour son petit garçon Cigaal ; et enfin celle d'un mari pour la sœur et tante Araweelo, tout juste divorcée. Tous·tes composent avec cette absence dans un pays lui-même amputé, plongé dans des troubles sociopolitiques et environnementaux, portant encore les stigmates d'un passé colonial aux résidus vivaces.

Harmonie, communion et sens

Dans ce chaos, Mo Harawe choisit d'écarter toute représentation misérabiliste de cet état du monde en alerte pour se concentrer sur des moments de quotidien, avec ses obstacles et ses glissements faciles, avec des instants d'entraide et de complicité. Sans idéalisme ni volonté d'occulter la réalité somalienne, Mo Harawe fait le choix de préserver tout ce qui, dans ce village aux portes du paradis, fait harmonie, communion et sens.

Le film trouve ainsi, dans un formalisme épuré nourri par un imaginaire cinéphile varié – du mélodrame et ses teintes chatoyantes à l'univers d'Hayao Miyazaki (sa sereine peinture de la vie domestique), en passant par le cinéma d'Ozu (ses doux intérieurs et ses petits garçons lucides) ou encore le néoréalisme italien – les ressources nécessaires pour être à la fois extrêmement attentif aux vibrations intimes de ses personnages et sensible à la réalité dans laquelle ils et elles évoluent. Le film a cette élégance de ramener un peu d'idéal dans un monde qui en manque cruellement.

★ LES INROCKUPTIBLES

Lundi 7 avril 2025

Un refuge parallèle

La question du mensonge et de la vérité, de ce que l'on voit et de ce que l'on occulte, est centrale dans *Le village aux portes du paradis* et s'incarne par un dilemme qui conduit finalement le père à choisir le mensonge dans l'espoir d'offrir une vie meilleure à son fils. Ce choix d'une vérité modifiée fait écho à la démarche du film lui-même : déplacer le réel pour lui préférer un refuge parallèle, mais toujours perméable au monde qui l'entoure.

***Le village aux portes du paradis* de Mo Harawe avec Canab
Axmed Ibraahin, Axmed Cali Faarax, Cigaal Maxamuud
Saleebaan – En salle le 9 avril**

LE VILLAGE AUX PORTES DU PARADIS

AU GRÉ DU VENT

avr 1, 2025



Un village du désert somalien. Minés par la menace des drones et l'instabilité politique, les habitants oscillent entre espoir et résignation. Mamargade, père célibataire, cumule les emplois pour offrir à son fils une éducation digne de ce nom. En instance de divorce, sa sœur revient vivre avec eux et ambitionne d'ouvrir son échoppe... Le premier

long-métrage de Mo Harawe capture la condition humaine dans toute sa splendeur tragique. Entre rêve et retour à la réalité, le point de vue du petit garçon se révèle crucial. Les plans fixes, la pudeur des liens ou le cadrage à hauteur d'enfant évoquent le cinéma d'Ozu. Alternant gravité et légèreté, le film interroge brillamment la notion de famille et l'avenir d'une population confrontée à un quotidien incertain.

Le village aux portes du paradis



Un village du désert somalien, torride et venteux. Mamargade, père célibataire, cumule les petits boulots pour offrir à son fils Cigaal une vie meilleure. Alors qu'elle vient de divorcer, sa sœur Araweelo revient vivre avec eux.

Malgré les vents changeants d'un pays en proie à la guerre civile et aux catastrophes naturelles, l'amour, la confiance et la résilience leur permettront de prendre en main leur destinée.

Mo Harawe démarre son film par un extrait de journal télévisé en anglais, relatant une attaque de drones en Somalie. *« La vidéo vient d'un bulletin d'informations de la chaîne britannique Channel 4. L'idée était de commencer le film avec la perception occidentale, pour faire ressentir au public ce qui est d'ordinaire montré de cette région du monde. Je voulais aussi montrer comment certains événements, comme l'attaque de drones dans ce cas, sont présentés avec un sensationnalisme qui n'a rien à voir avec la réalité. Dans le film, on voit la situation telle qu'elle est vraiment : il s'agit de gens comme les autres, et ces frappes de drones sont un facteur avec lequel ils doivent composer dans leur vie quotidienne. »*

Éloigné de cette vision occidentale, Mo Harawe va progressivement nous entraîner dans la lenteur de la vie quotidienne de personnages qui se battent pour tout simplement survivre, filmée avec un réalisme proche du documentaire. Dans ce quotidien d'une famille pauvre, les liens affectifs sont magnifiquement interprétés. Mo

Harawe a majoritairement travaillé avec des acteurs somaliens non-professionnels.

Mamargade est interprété par Ahmed Ali Farah, son fils par Ahmed Mohamud Saleban et Anab Ahmed Ibrahim incarne le rôle de la sœur, Araweelo.

Le père et le fils partagent une relation fusionnelle. La sœur est pleine de bienveillance. On pourrait reprocher la lenteur de la narration si la beauté des images ne venait pas nous séduire artistiquement. Les couleurs, les expressions des visages sont magnifiées par le travail du directeur de la photographie, Mostafa el-Kashef. Un remarquable travail sur l'image.

Chaque acte est laborieux au sein d'une situation désespérée. Pourtant, ce village au bord de la mer pourrait être un paradis si le pays n'était pas aux prises de violents conflits. Les villageois vivent avec la peur des combats. Il n'est pas rare de trouver des corps sans vie, mais Mo Harawe n'a pas choisi de nous expliquer la nature des conflits en tant que tels. Rappelons ici, que l'armée, les milices citoyennes, les forces de l'Union africaine et les drones turcs et américains se battent contre les Chabads, (un groupe terroriste affilié à Al-Qaida).

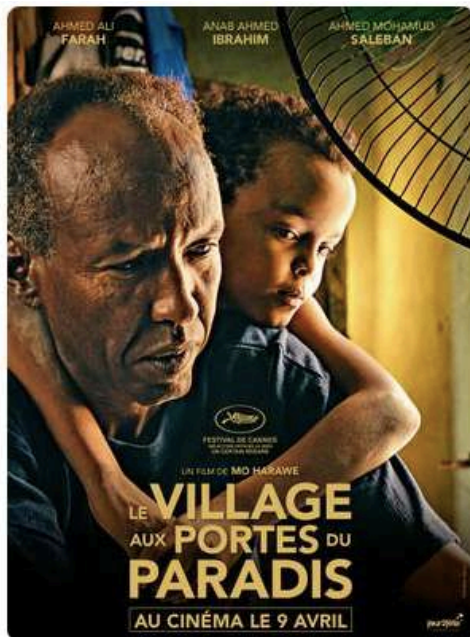
Alors que l'on s'attend à ce que les personnages soient montrés comme des victimes, Mo Harawe nous raconte une histoire universelle, celle d'un père qui souhaite le meilleur pour son enfant.

Mamargade, le père de Cigaal, un homme bon, profondément humain, d'une gentillesse qui l'empêche de dire non, doit prendre des décisions qui n'ont pas grand-chose à voir avec le choix. Les perspectives de s'en sortir sont d'une probabilité si étroite qu'il navigue au jour le jour. Lorsqu'il prend une décision, il n'est jamais certain d'agir au mieux. Fossoyeur, mécanicien, chauffeur : Marmagade accepte tous les boulots, y compris illégaux, pour subvenir à leurs besoins. Araweelo, la sœur de Marmagade, est venue s'installer avec eux après avoir divorcé. Elle économise pour s'offrir une petite échoppe. Elle se bat pour récupérer de l'agent qu'elle a prêté et se voit refuser un crédit bancaire. L'école de Cigaal ferme ses portes par manque de moyens financiers et la directrice suggère de le placer dans un internat en ville. Une séparation douloureuse et coûteuse s'avère difficile à envisager

De quels maux les somaliens sont-ils épargnés ? On se le demande. Des hommes tués pour être pris pour des pirates dans les eaux somaliennes, des pollutions dues aux produits chimiques, des attentats suicides, des drones et des trafics d'armes, de la pauvreté et de l'absence d'emploi, autant de fléaux évoqués, sans aucune colère, de la part du réalisateur. Lorsque Mamargade creusera une tombe pour une femme qui a perdu sa fille dans une attaque de drones, désespérée, elle lui dira : « Ça ne rime à rien d'avoir des enfants. » La fatalité se lit sur les visages. Cette rencontre va peser dans la décision d'envoyer son fils en pension.

“Ce qui m'intéressait n'était pas forcément ce qu'on entend d'habitude quand on parle de famille, mais, dans un sens plus large, ce qui constitue les caractéristiques d'une famille. Les villageois s'aident et se soutiennent quand c'est nécessaire. Pendant longtemps, il n'y a pas eu de gouvernement en exercice ni de protection de l'État. La seule raison pour laquelle ces gens ont survécu, c'est le système de clans. Qui est, quelque part, une famille. »

En contrechamp de cette histoire entre un père et son fils, Araweelo, la sœur de Mamargade, semble mener sa vie en parallèle. Et pourtant, c'est son histoire qui viendra s'inscrire au premier plan. Une surprise dans sa narration qui fera de l'adversité un terrain propice à un inattendu rebondissement et un peu d'espoir dans une situation dramatique. Le village aux portes du paradis : Un film lumineux où la vie, la solidarité et l'amour rejaillissent dans les pires moments.



Le village aux portes du paradis de Mo Harawe

Somalien, le réalisateur parle de son pays.

Le paradis, parce que c'est le nom du village (au bord de la mer, et doté de plages magnifiques) où se déroule l'action du film. Et par allusion à la Somalie, qu'il dépeint comme un pays plein de promesses : le plus grand littoral d'Afrique, entre l'Océan indien et le golfe d'Aden ; 15 millions d'habitants... Mais miné par des problèmes intérieurs autant qu'extérieurs.

Aux portes du paradis, donc, puisque paradis en puissance ; en puissance seulement, car riche d'un potentiel qu'il peine à concrétiser.

★ LE MUTUALISTE

Avril 2025



On suit Mamargade, homme à tout faire, toujours prêt à aider, spontané et humain, quitte à ce que sa bonté se retourne contre lui. Sa sœur, veuve, qui vit avec lui, débrouillarde et entreprenante, qui réussit tout ce qu'elle fait. Mamargade investit dans l'avenir en envoyant son fils Cigaal au pensionnat. La confiance lui paraît importante, à la différence d'une femme qu'il aide à enterrer sa fille, et qui, elle, est totalement désespérée.



L'optimisme est capital, nous dit le réalisateur, et les Somaliens sont optimistes. Malgré les vents changeants, les éléments, la guerre civile, il faut y croire et continuer.

C'est la leçon de ce beau film aux personnages attachants.

Sortie le 9 avril 25



Le Village aux portes du paradis de Mo Harawe

**Explosion,
fragmentation**
Fabien Baumann

Sous le soleil de Somalie, près d'un océan turquoise, une famille décomposée se recompose tandis que des drones sillonnent le ciel en vrombissant. Plastiquement sublime, *Le Village aux portes du paradis* frappe par son refus du misérabilisme. C'est l'Antonioni de *L'Éclipse* qu'évoque plutôt ce premier film d'un réalisateur austro-somalien surdoué.

LA PREMIÈRE MOITIÉ du *Village aux portes du paradis* dure trente-neuf secondes. La présentatrice d'un journal télévisé britannique annonce la mort d'un chef terroriste, tué par un drone américain au sud de la Somalie. Suit une animation en 3D : l'engin lanceur, la course du missile, le croquis d'un véhicule percuté sur une route, qui se renverse et s'enflamme. On n'a donc rien vu de la Somalie. Ce qu'expose l'Occident de l'Afrique orientale, dans ces impeccables trente-neuf secondes, c'est sa propre compétence militaire à mener une guerre sans soldats, doublée de sa capacité médiatique à raconter un conflit sans une seule image réelle d'un territoire ou d'un être humain.

La seconde moitié du *Village aux portes du paradis* dure deux heures et onze minutes. Elle nous montre ce qui se passe sous l'azur rayé de drones de ce pays lointain : des gens y vivent. Une pelleteuse soulève de la terre ocre, près d'ouvriers armés de pelles. Un homme tire sur une cigarette... Ces quelques plans substituent à l'abstraction audiovisuelle une crudité

cinématographique. L'attaque américaine n'a pas fait qu'un seul mort. Il y en a d'autres, qu'il faut enterrer. Mais on ne sait qui sont les victimes. Au bord de l'océan Indien, dans cette plaine à moitié désertique, des gens se sont cotisés pour que ces anonymes ne pourrissent pas au soleil. La somme est insuffisante ? Tant pis pour le fossoyeur, Mamargade, héros de notre film.

Fractures du récit

L'explosion initiale génère ainsi une fragmentation de conséquences. La famille de Mamargade est elle-même en pièces : il élève seul un petit garçon, Cigaal, malin comme tout, dont on ne sait rien de la mère. Araweelo, la sœur de Mamargade, habite avec eux. Elle est en instance de divorce, sans enfant. Mamargade vit d'enterrements, de contrebande, pour des commanditaires assez flous. Les dialogues, clairs mais minimalistes, ne permettent pas de réduire toutes les fractures du récit. Est-ce en raison des attaques de drones que l'école du village n'a plus d'instituteur ? On l'ignore. Mais la fermeture de la classe incite Mamargade, soucieux de l'éducation de Cigaal, à l'inscrire dans un internat, à la ville. Il lui faut donc trouver de l'argent.

La fragmentation constitue le principe esthétique directeur du *Village aux portes du paradis*, film unique en ce que chaque plan

semble former le vers parfait d'un poème, par sa couleur ou son cadrage, l'ambiance sonore ou un regard. Cette première œuvre a pourtant été tournée loin de tout hiératisme pompeux, sans visée muséale. Dans un pays dénué de structures cinématographiques, Mo Harawe, réalisateur austro-somalien né à Mogadiscio, puis formé à l'université de Cassel, en Allemagne, et son jeune directeur photo égyptien Mostafa el Kashef ont dû inventer leur propre mode de travail : recrutement des comédiens à l'arrache, en pleine rue, parfois au dernier moment, repérages au fur et à mesure du tournage, pas de découpage préétabli. L'équipe arrivait dans chaque décor réel, décidait en dix minutes des déplacements des acteurs et de la place de la caméra. Seuls les costumes avaient déjà été choisis, pour la tonalité chromatique insufflée à chaque scène.

Au gré de l'intrigue qui prend forme, Mo Harawe décrit des mœurs, des échanges pécuniaires, des relations humaines douces ou tendues. Les hommes oublient la dureté de la vie dans la mastication de khat. Les femmes ne peuvent emprunter à la banque si elles ne sont pas mariées. Un système de clans se superpose à un capitalisme à la petite semaine. Les villes sont protégées par des barrages militaires. Parce que le soleil brille, que la mer turquoise respire, on lézarde parfois à la plage. Araweelo vole une machine à coudre à son ancien employeur, Mamargade des billets à sa sœur, mais chacun aide aussi son prochain : passants pris en stop, emprunts et remboursements à la va-vite, jouet précieux offert au petit garçon qui dort mal...

Un miroir brisé

Les cadrages, toujours inventifs, fragmentent eux-mêmes les lieux et les corps. Un miroir brisé où se regarde Araweelo, muette et triste, après son audience de divorce. Quatre jambes allongées sur le sable pour dire la tendresse partagée de Mamargade et Cigaal. À l'école, derrière Cigaal, un tableau noir constellé de traits à la craie suggère le bouillonnement de son intelligence et les mille espoirs qu'elle lui offre. À l'arrivée d'une troupe de blessés à l'hôpital, Mamargade demande à Cigaal de se boucher les yeux. On entend des sirènes, des hurlements, mais la caméra obstinée de Mo Harawe reste fixée sur ce petit garçon, coiffé d'un chapeau de carton rigolo. Plutôt que la misère et la mort, mieux vaut filmer le courage de ceux qui survivent et grandissent. Le plan exprime aussi la confiance que voue Cigaal à Mamargade car, en effet, le bambin se protège du mal en gardant ses yeux clos.

Le montage fonctionne par juxtaposition, sans jamais de lourdeur explicative. Une mère regarde un homme qui ensevelit dans le désert beige et venteux, pelletée après pelletée, la dépouille de sa fille de 20 ans, tuée par une attaque aérienne. La caméra se rapproche, lentement. On perçoit une tache de sang sur la robe de la malheureuse. « Ça ne sert à rien d'avoir des enfants, dit-elle. Ils meurent jeunes. » Elle projette de crever de chagrin, près de la tombe à peine refermée. Mais sa souffrance et cette scène prennent sens deux ou trois séquences plus tard, quand Mamargade emmène Cigaal à l'internat, loin du ciel légal qui menace le village aux portes du paradis.

De légers décadrages font souvent de chaque personnage un intrus dans le décor qu'il semble hanter. Les lieux préexistent, on n'y fait toujours que passer. Dans un carré de murs abandonnés, Araweelo et l'un de ses débiteurs, Jama, qui lui plaît bien, se racontent quelques bribes de leur histoire. La caméra d'abord les sépare : Araweelo reste coite, mais le vent secoue les pans de sa robe verte, comme les battements de cœur que peut-être elle ressent. L'homme la rejoint, presque timide, au bord du cadre. En un seul contrechamp, les voici désormais qui regardent l'avenir au loin, à travers une fenêtre sans vitre. Espoir vain, mais qui aura laissé une trace fugitive sur la pellicule si sensible, calme et désenchantée du cinéaste.

Mo Harawe filme le sol, l'air, le jour et la nuit de la Somalie comme Antonioni, jadis, dans *L'Éclipse* (1962), sut saisir Milan, ville moderne mais dérisoire, hostile, figée, abandonnée à la solitude d'hommes et de femmes incapables de s'aimer. Eux non plus, Mamargade, Araweelo, Cigaal, Jama ne seront jamais tout à fait ensemble dans ce pays vide et venteux. D'autres liens se recomposent, peu à peu, dans d'autres décors à l'arrêt, une prison ici, une boutique de couturière là. « Je n'arrive plus à me souvenir de mes rêves », confie *in extremis* le gamin, ce qui n'est pas si grave tant qu'il va à l'école. *Le Village aux portes du paradis* tient-il du mélodrame ou de la fable ? On ne sait pas bien. On sait juste que le film s'achève sur un sourire féminin. Un tout petit très beau sourire. ■

Sortie le 9 avril 2025

The Village Next to Paradise

Autriche/Allemagne/France/Somalie (2024) 2 h 12.

Réal., scén. : Mo Harawe. Dir. photo. : Mostafa el Kashef. Déc. : Nuur Abdulkadir. Cost. : Sarah Ismail. Son : Willis Abuto. Mont. : Joana Scrinzi. Prod. : Sabine Moser, Oliver Neumann. Dist. fr. : Jour2Fête.

Int. : Ahmed Ali Farah (Mamargade), Anab Ahmed Ibrahim (Araweelo), Ahmed Mohamud Saleban (Cigaal), Axmed Cabdillahi Ducaale (Jama), Maxamed Axmed Maxamed (Mandela).

Voir aussi n° 761-762, p. 88, Cannes 2024



FESTIVAL DE CANNES
SÉLECTION OFFICIELLE 2024
UN CERTAIN REGARD



Comme des intrus dans le décor (Anab Ahmed Ibrahim)

© Freibeuter Film

★ PREMIÈRE

Avril 2025

9 AVRIL | ★★★

LE VILLAGE AUX PORTES DU PARADIS



Canab Axmed Ibraahin

© DRK

Voilà un film sans concession qui ne fait rien pour tendre la main aux spectateurs. Austérité revendiquée de la mise en scène, refus de toute empathie naturelle avec ses personnages... Du cinéma contemplatif totalement assumé qui en laissera

beaucoup à quai mais dont la radicalité constitue la force. Avec ce premier long, Mo Harawe, installé en Autriche depuis 2009, raconte la Somalie où il est né et a grandi, à travers deux personnages principaux. Un fossoyeur qui tente de survivre économiquement pour assurer la scolarité de son jeune fils dont la mère est décédée et sa sœur qui, elle, cherche à ouvrir sa propre boutique, en dépit de tous les obstacles mis sur sa route par le système patriarcal qui domine le pays. Et c'est par sa puissance formelle – dont un sens du cadre renversant – que *Le Village aux portes du paradis* s'éloigne du pur film sociétal déjà vu et attendu pour se faire poétique et sensoriel. ♦ TC

The Village Next to Paradise • Pays Autriche, France... • De Mo Harawe
• Avec Canab Axmed Ibraahin, Axmed Cali Faarax, Cigaal Maxamuud Saleebaan... • Durée 2h14

↓ Mamargade (Ahmed Ali Farah) et Cigaal (Ahmed Mohamud Saleban).

LE VILLAGE AUX PORTES DU PARADIS

Mo Harawe

09/04



P

présenté lors de la dernière édition du Festival de Cannes, dans la section Un certain regard, LE VILLAGE AUX PORTES DU PARADIS, premier film de Mo Harawe, narre l'histoire d'une famille recom-

posée vivant sous le même toit : Mamargade, père célibataire un peu dépassé par son rôle, cumule les emplois de mécanicien, fossoyeur ou chauffeur au sein du désert somalien, afin de payer les études de son fils Cigaal dans un internat en ville, alors que l'école du village menace de fermer. Araweelo, sa sœur, couturière revenue vivre avec eux après avoir quitté son mari, tente de son côté par tous les moyens, même risqués, de réunir l'argent nécessaire pour ouvrir son propre commerce et recommencer sa vie. Si LE VILLAGE AUX PORTES DU PARADIS prend son temps pour tisser les liens entre des personnages qui se retrouvent ou risquent d'être séparés, avant de les isoler à nouveau pour mieux les suivre errant à leurs affaires, par obligation et fatalisme plus que par choix, c'est parce que ces figures solitaires, enfermées au milieu de leurs murs ou prisonnières des vents et de la lumière blafarde du désert, font corps avec le paysage dans lequel elles évoluent. Montrées de manière sèche et brute, sans pittoresque ou misérabilisme, mais sans chercher

non plus à tout prix l'identification du côté du spectateur, celles-ci sont le miroir d'un pays meurtri. Un état dont le cinéaste ne veut en rien occulter la violence (la mort rôde dès le premier plan), mais dont il préfère montrer la pugnacité et les espoirs de reconstruction, la solidarité et l'humanité finissant par triompher, en évitant les pièges d'un réalisme scolaire ou politique, tout juste bon à mieux figer les clichés extrêmes et alarmistes véhiculés sur la Somalie depuis des années. Si le film de Mo Harawe est si beau, s'il est si puissant, c'est parce qu'il est à la fois modeste et exigeant. Son austérité, ses silences, sa durée, son formalisme méticuleux sont moins une coquetterie et un désir d'étaler une maîtrise de la mise en scène qu'une nécessité d'où pourront finalement surgir, à l'intérieur du cadre des plans fixes, servis par la sublime photo du grand chef opérateur égyptien Mostafa El Kashef, la douceur et la beauté. Avec pudeur et force, dignité et obstination. ● JÉRÔME D'ESTAIS

THE VILLAGE NEXT TO PARADISE

AT/FR/DE/SO

Scénario Mo Harawe

Photographie Mostafa El Kashef

Montage Joana Scrinzi, aea

Son Willis Abuto, Anne Gibourg,

Guadalupe Cassius, Christophe Vingtrinier

Avec Ahmed Ali Farah, Anab Ahmed Ibrahim

et Ahmed Mohamud Saleban

Format Numérique • Couleur • 134' • 1:85:1



Le Village aux portes du paradis

UN FILM DE
Mo Harawe

AVEC
Ahmed Ali Farah,
Anab Ahmed Ibrahim

EN SALLES
le 9 avril

Les premières images de la Somalie que nous montre Mo Harawe dans *Le Village aux portes du paradis* sont occidentales. Un reportage de journal télévisé britannique nous informe qu'un membre d'Al-Qaïda a été éliminé par un drone des forces armées. Générique. Désormais, la Somalie sera racontée par une personne qui la connaît réellement. Une manière d'inviter les spectateurs à se délester des préjugés existant sur ce pays, souvent décrit comme l'un des plus dangereux au monde. Le cinéaste a grandi à Mogadiscio avant de partir

étudier en Autriche. Ses courts-métrages marquaient déjà un retour à sa terre natale, un geste que prolonge ce premier long, présenté à Un certain regard lors du dernier Festival de Cannes. Paradis, c'est le nom métaphorique du village qu'il a imaginé pour son film. C'est aussi un horizon lointain pour ses personnages, qui luttent contre des obstacles permanents. Mamargade est père de famille, homme à tout faire. Il creuse des tombes ou transporte de mystérieuses marchandises pour le compte des autres. Une vie de galère, ancrée dans une routine qu'il partage avec son fils, Cigaal. Le réalisateur nous montre ces deux personnages dans un foyer où vit également une femme. En apparence, ils ont l'air d'un couple avec enfant, mais le film joue encore avec nos préjugés. Araweelo est en fait sa sœur, une couturière qui habite ici depuis le divorce avec son mari. Entre la pénurie de travail, l'école qui ferme et la difficulté d'obtenir un prêt, *Le Village aux portes du paradis* raconte l'existence sans cesse entravée de cette famille étrangement recomposée. Aux scènes de groupe qui ponctuent le film, le cinéaste privilégie le récit choral et laisse vivre indépendamment ses personnages, dans des plans fixes parfaitement composés. Ils luttent, persistent mais sont aussi faillibles. Sur la route du paradis, on trouve parfois

du khat, un psychotrope puissant. Une solution rapide à laquelle Mamargade cède de temps en temps pour échapper à la pesanteur du quotidien, jusqu'à en oublier ses devoirs familiaux.

L'ENFANT DU PARADIS

Comme l'aveu d'un futur sans espoir, Mo Harawe laisse place à un dialogue sinistre au détour d'une scène de recueillement : « *Avoir des enfants, ça ne rime à rien, ils meurent trop jeunes.* » Une prophétie que pourrait confirmer le bourdonnement régulier des drones qui hantent le film de leur présence menaçante. Pourtant, *Le Village aux portes du paradis*, et notamment l'attention portée au jeune Cigaal, semblent nous démontrer le contraire à chaque plan. Attentif au monde qui l'entoure, il est curieux, éveillé, dessine et rêve. S'il semble promis à un meilleur avenir que la génération qui le précède, c'est moins la cause d'un destin individuel hors norme que la cohésion de la famille qui se met en place autour de lui. C'est par l'effort et les sacrifices de Mamargade et d'Araweelo que Cigaal semble s'aventurer dans un futur plus serein que ce présent chaotique. Dans cette œuvre élégante, majestueuse, Mo Harawe ne prétend pas offrir l'illusion d'un paradis accessible, mais guide ses personnages sur un chemin qui les en rapproche doucement. **LÉO ORTUNO**

**HEBDO
MADAIRES
&
BIMENSUELS**

ET LEURS SITES WEB

Interview. Mo Harawe, réalisateur du “Village aux portes du paradis” : “J’ai voulu représenter les Somaliens avec dignité”

“Le Village aux portes du paradis” sort en France ce 9 avril. Son réalisateur, Mo Harawe, 33 ans, signe un premier long-métrage lumineux et plein de tendresse pour son pays natal, la Somalie. À travers l’histoire d’un père célibataire qui cumule les petits boulots, il donne à voir le quotidien d’un village somalien qui résiste aux épreuves de la vie.



Rares sont les films somaliens, comme *Le Village aux portes du paradis*, qui sont projetés dans des festivals internationaux. Ce long-métrage, qui sort en France ce 9 avril, a été sélectionné pour Un certain regard au Festival de Cannes en mai 2024, et présenté dans divers festivals arabes.

Mercredi 9 avril 2025

Il donne à voir une réalité méconnue, inspirée par l'enfance du cinéaste Mo Harawe, qui a grandi en Somalie avant d'émigrer à Vienne en 2009. S'y dévoile le quotidien d'un petit village somalien, bordé par la mer, où la beauté des paysages contraste avec la dureté de la vie des habitants. Et en premier lieu, celle de son protagoniste Mamargade (Ahmed Ali Farah), père célibataire, qui cumule les boulots, de fossoyeur à conducteur pour des activités illicites, afin d'offrir à son fils Cigaal (Ahmed Mohamud Saleban) une vie meilleure. Mais aussi celle de sa sœur Araweelo (Anab Ahmed Abraham), qui tente de se reconstruire après un divorce, et économise pour réaliser son rêve : ouvrir une boutique de couturière.

Le cinéaste de 33 ans a choisi de ne travailler qu'avec des non-professionnels, particulièrement magnétiques dans ce premier long-métrage intimiste et d'une grande beauté visuelle.

COURRIER INTERNATIONAL Qu'est-ce qui vous a donné envie de devenir cinéaste et de réaliser votre premier long-métrage en Somalie ?

MO HARAWE J'ai grandi en regardant beaucoup de films, mais je n'avais jamais pensé à faire du cinéma. Quand je suis arrivé en Autriche, j'avais beaucoup de choses à dire, je voulais m'exprimer, mais puisque je ne maîtrisais pas l'allemand, le seul médium auquel je pouvais m'identifier, c'était le visuel. Et j'avais aussi l'habitude d'écrire des nouvelles et de courts poèmes quand j'étais en Somalie.

Comment s'est déroulé le tournage en Somalie ? Avez-vous rencontré des difficultés particulières, étant donné que l'industrie du cinéma y est quasi inexistante ?

Faire un film, c'est toujours un défi. Nous avons eu quelques difficultés, mais il y avait aussi des avantages à tourner en Somalie, comparé à un tournage à Paris ou à Vienne. Car il y a moins de bureaucratie : on peut tourner de façon impromptue dans un restaurant par exemple, car les Somaliens sont très spontanés et accueillants.

Les inconvénients tiennent en effet au fait qu'il n'y a pas d'infrastructure cinématographique là-bas, donc nous n'avions pas autant de matériel que souhaité. Mais cela m'a poussé à réfléchir davantage, à être plus créatif. Par exemple, il y a une scène nocturne sur la plage, et comme nous n'avions pas d'éclairage, j'ai décidé de tourner dans le noir, avec une torche seulement. Cette idée m'a enthousiasmé. Je travaille de manière très intuitive, en faisant des choix sur le plateau.

Vos personnages sont assez laconiques : cela reflète-t-il un trait culturel ?

C'est dû à plusieurs choses. Il y a beaucoup de choses à lire entre les lignes quand les Somaliens s'expriment. Ils parlent souvent indirectement. Dans leurs silences se logent beaucoup de choses. Et l'interlocuteur à ce moment-là prend le temps de réfléchir à la parole qu'il vient d'entendre, à son sens. Ensuite, je voulais que les spectateurs prennent le temps de regarder les personnages, de vraiment essayer de saisir ce qu'il y a entre les lignes, et leur intériorité.

On suit au quotidien la lutte de Mamargade et de sa sœur Araweelo pour survivre malgré les épreuves, dans une réalité économique difficile et un contexte d'insécurité. Quel regard aviez-vous à cœur de porter sur eux ?

Parfois, quand je regarde des films faits par des étrangers sur des pays dits du "tiers-monde", je remarque qu'ils cantonnent les habitants dans une position

de simples victimes qui finissent par perdre leur dignité. Mais les êtres humains sont plus complexes. Nos problèmes ne nous définissent pas. Je voulais autant montrer les défis qui se posent aux Somaliens que la résilience et la créativité dont ils peuvent faire preuve pour gérer tous ces problèmes. Ils n'abandonnent jamais.

Bien sûr, comme je raconte une histoire sur mon pays, j'ai une responsabilité envers ses habitants. J'ai réalisé, quand j'écrivais le scénario, que les gens [en Europe] ne connaissaient pas grand-chose sur la Somalie, ou en ont une connaissance très partielle. Mais je ne voulais pas non plus faire un film de propagande, en disant que tout y est beau.

Je voulais montrer que, soit, nous avons des problèmes, mais qu'ils ne sont pas causés seulement par les habitants. Certains viennent de l'extérieur. Il y a par exemple la question des drones [des drones militaires, notamment turcs, sont parfois utilisés par l'armée somalienne dans sa guerre contre les islamistes extrémistes d'Al-Chabab, tuant parfois des civils] et celle de la pêche illégale. Mais à l'étranger, on n'entend que des clichés sur les pirates somaliens, sans que personne cherche à en comprendre la cause.

Le plus important pour moi était donc de préserver la dignité de mes personnages, quels que soient leurs problèmes. Ce que je ne vois que très peu dans les films portant sur le continent africain.

« Le Village aux portes du paradis » : l'homme qui marche en Somalie

Premier film somalien, tourné entre la mer et le désert, « Le Village aux portes du Paradis » marque la naissance d'un cinéaste majeur.

Une bande d'actualité comme il en défile sur nos écrans à longueur de journée. Dans cette news parmi d'autres news, la télé britannique annonce la mort d'un chef terroriste. Il a été tué par une attaque de drones, quelque part au sud de la Somalie. Comme il n'y a pas d'image, une reconstitution 3D fait office d'illustration.

On y suit la trajectoire d'un missile vers une voiture qui explose sur fond de paysage abstrait. Puis le film commence et soudain nous y sommes : sur cette route qui traverse le désert vers le village de Paradis. Le premier long-métrage de Mo Harawe propose un voyage au dos de nos informations.

Au rythme de la vie qui va

Mamargade habite donc à Paradis, au bord de l'océan Indien. Il vit de petits jobs et de trafics divers : il convoie toutes sortes de choses le long des routes et fait office de croque-mort en creusant des tombes à coups de pioche. Il ne se fait pas payer bien cher. Parfois même presque rien puisque là-bas, les gens n'ont presque rien à lui donner.

Il élève seul son gamin, le malicieux Cigaal. De la mère, on ne sait pas grand chose. Araweelo, la soeur de Mamargade, vient habiter chez eux. Sans enfant, elle divorce et cherche de l'argent pour ouvrir une petite boutique. A Paradis, l'école va fermer. Mamargade doit se séparer de Cigaal qui ira au pensionnat, en ville. Pour payer les frais de scolarité de son fils, le père va trouver d'autres boulots pas toujours légaux. Et le film avance ainsi, au rythme de la vie qui va et de ses aléas.

« Le Village aux portes du paradis » rappelle un peu ces grands mélodrames italiens de l'après-guerre. Des films tournés dans les ruines de Rome comme « Le Voleur de bicyclette » de Vittorio De Sica où les héros tentent de survivre et de conserver leur humanité dans des paysages dévastés. Cependant, plus que par l'histoire, le spectateur est d'abord interloqué par la splendeur visuelle de ce « village ».

Mo Harawe est né en 1992 à Mogadiscio. Il a fait ses études en Autriche où il vit aujourd'hui. Avant d'écrire « Le Village aux portes du paradis » il a tourné plusieurs courts-métrages très remarquables. Aussi, son premier long ne souffre d'aucune hésitation ou approximation.

Lire aussi :

CRITIQUE - « La Servante écarlate » : la lutte finale

<https://www.lesechos.fr/weekend/cinema-series/la-servante-ecarlate-la-lutte-finale-2158352>

CRITIQUE - « Au pays de nos frères » : la nouvelle révélation iranienne

<https://www.lesechos.fr/weekend/cinema-series/au-pays-de-nos-freres-la-nouvelle-revelation-iranienne-2157456>

Chaque plan expose un monde parfaitement construit, cadré et éclairé, toujours inventif. Du bleu pâle du petit matin, à l'encre noire de la nuit en passant par la blancheur brutale du midi, le film décline des teintes magnifiquement ciselées par le jeune chef opérateur égyptien Mostafa el Kashef. L'écran filtre la brûlure de l'air monté du désert, puis la fraîcheur de la mer qui vous saisit les chevilles, le temps d'un bref moment de répit salutaire.

Dans certains plans dépouillés, la haute silhouette d'Ahmed Ali Farah, qui interprète Mamargade, se détache de l'horizon en un trait de crayon. Comme « L'Homme qui marche » de Giacometti, le héros arbore un profil filiforme et longiligne fascinant. Une allure qui semble porter à la fois la fragilité de l'humanité et sa détermination à continuer d'avancer malgré tout.

Dans ce monde si démunie, nous disent ces personnages, nous n'avons d'autres alliés que nos semblables, et comme seule arme, la solidarité et le courage. D'où ce sourire féminin, très léger et très joli, qui vient conclure le film. Nous sommes à la porte du Paradis, juste un pas trop loin. Comme le dira Araweelo : « Ça ira, des jours meilleurs sont à venir. »

Le Village aux portes du paradis

Film austro-somalien De Mo Harawe Avec : Ahmed Ali Farah, Anab Ahmed Ibrahim, Ahmed Mohamud Saleban. 2 h 12.

"Le village aux portes du paradis" : une révélation majeure qui met la Somalie sur la carte internationale du cinéma

Dans son premier long-métrage, Mo Harawe met en scène un village somalien balayé par des vents ennemis et des personnages qui refusent de s'apitoyer sur leur sort.

Aux antipodes des clichés misérabilistes, ce coup d'essai révèle un cinéaste, un vrai.

À un mois et des poussières du festival de Cannes (du 13 au 24 mai), les distributeurs vident leurs cartons et en extraient des films qui, parfois, ont été présentés... l'an passé sur la Croisette. Certains justifient les acclamations. En tête de liste : Le village aux portes du paradis , premier long-métrage de Mo Harawe, natif de Mogadiscio en Somalie, pays pour le moins discret sur la carte internationale du cinéma.



[https://media.marianne.net/assets/asvFUs2G7hvTFo8nY.jpg?
w=1540&h=924&r=fill](https://media.marianne.net/assets/asvFUs2G7hvTFo8nY.jpg?w=1540&h=924&r=fill)

L'an passé, à Cannes, « Le village aux portes du paradis » figurait dans la section Un certain regard. Comme d'autres concurrents de cette sélection, il aurait mérité de connaître les honneurs de la compétition. Freibeuter Film

Du mercredi 9 avril 2025

N° 4014

Le Village aux portes du paradis : faire de son destin une destinée



© Emmanuelle Elie

Pour son premier long métrage, Mo Harawe brosse l'attachant portrait d'un enfant, de son père et de sa tante vivant ensemble dans un village du désert somalien. Tout en posant un regard plein de douceur sur ce pays réputé violent, il n'en élude pas pour autant la présence de la guerre qui rôde.

À Paradis, village somalien situé au fin fond du désert, quitté par sa femme, le velléitaire Marmagade vit de petits boulots et de divers trafics tout en tentant d'éduquer et de protéger son fils Cigaal. Bien que préoccupée par l'approche de son divorce, sa sœur Arawelo veille aux besoins de la famille et entretient avec opiniâtreté le rêve d'ouvrir un petit atelier de couture. **Sur un sujet qui pouvait prêter au drame et au misérabilisme, le réalisateur autrichien trame un quasi-contes rempli de douceur et de fantaisie.** Mais aussi d'espoir en l'avenir avec le magnifique portrait d'une femme généreuse et persévérante.

Malgré la violence, surmonter la peur, vivre et réussir

La Somalie se rappelle le plus souvent à nous à travers ses périodes de sécheresse ou d'inondation et, plus encore, à travers la guerre opposant depuis des années

son gouvernement au groupe armé Al Shabab avec, comme toujours en pareil cas, son lot d'exactions et de violations des droits humains. Il fallait donc un réel talent à Mo Harawe, né en Somalie et vivant en Autriche, et un amour profond envers son pays et les siens pour transmuter cette terrible réalité, sans néanmoins l'omettre, en un conte universel sur la volonté de s'en sortir, la responsabilité qu'impose le fait d'être parent et l'importance de l'amour familial. Pari amplement réussi à travers ses **trois personnages et leur itinéraire rempli d'humour et de poésie**, baigné par une très jolie bande musicale, certes prégnante mais jamais envahissante, et de formidables idées de mise en scène comme cette séquence où, meurtrie par son divorce, Arawelo se regarde dans un miroir brisé. Outre qu'il rappelle judicieusement combien est essentielle la culture pour réussir sa vie d'être humain, le réalisateur fait de son héroïne une image emblématique de femme forte et résistante qui, malgré la misère ambiante, ses propres désillusions, sa condition sociale et son frère irresponsable, lutte pour s'accomplir et réaliser son rêve. Il en ressort une merveilleuse douceur que renforce le rythme posé de ce film bienfaisant.

G.T.

« Si ma génération a survécu, c'est grâce aux femmes »

Avec *Le Village aux portes du paradis*, le jeune cinéaste Mo Harawe signe son premier long métrage, qu'il a tourné dans le pays où il est né et où il a grandi, la Somalie. Une œuvre splendide à tous égards. Nous avons rencontré son réalisateur.



Mamargade (Ahmed Ali Farah), quoique irresponsable, déborde d'amour pour son fils, Cigaal (Ahmed Mohamud Saleban).

Un des plus beaux films que nous ayons vus ces derniers mois vient de Somalie. Il est le fait d'un jeune homme, Mo Harawe, la trentaine, originaire de ce pays et citoyen autrichien, dont *Le Village aux portes du paradis* est le premier long métrage. Il raconte une histoire simple et profonde, avec trois protagonistes vivant sous le même toit : Araweelo (Anad Ahmed Ibrahim) qui, ne pouvant avoir d'enfant avec son mari, préfère divorcer plutôt que devenir sa seconde femme ; son frère Mamargade (Ahmed Ali Farah), homme de cœur peu adapté à la vie sociale ; et le jeune fils de celui-ci, Cigaal (Ahmed Mohamud Saleban).

Même si des partenaires financiers européens ont permis la production de cette pépite, sélectionnée à « Un certain regard » l'an dernier à Cannes, Mo Harawe n'a pas cherché à faire un film pour les Occidentaux. *Le Village aux portes du paradis* est le fruit du regard intime, personnel, que pose le cinéaste sur le pays de sa jeunesse. Extrêmement maîtrisée, cette œuvre rayonne d'une intensité pénétrante.

Vous êtes né et avez grandi en Somalie. Comment le goût du cinéma vous est-il venu ?

Mo Harawe : Je suis né effectivement en Somalie et j'y ai grandi jusqu'à l'âge de 18 ans. C'est alors que je suis allé étudier en Autriche. J'ai regardé beaucoup de films quand j'étais gamin, toutes sortes de films : américains, asiatiques, mais très peu d'européens. J'ai aussi beaucoup écrit à l'adolescence : des nouvelles, des poèmes... La Somalie est un pays où la littérature est très importante. Les grands artistes somaliens sont des poètes et des poétesses.



Quand je suis arrivé en Autriche, j'ai éprouvé une nécessité intérieure. J'ai senti que j'avais besoin de raconter des choses. *A posteriori*, je me suis fait une théorie sur cette question : comme j'étais dans un pays nouveau dont je ne parlais pas la langue, peut-être me suis-je tourné vers un médium visuel parce que l'image est universelle. L'idée de faire du cinéma m'est donc venue assez tard, autour de l'âge de 20 ans.

Pourquoi l'Autriche ?

C'est le destin. Je voulais quitter la Somalie et je suis arrivé en Autriche. La loi de Dublin fait qu'un exilé devient un réfugié dans le premier pays où il pose les pieds en Europe.

Plus tard, vous êtes allé suivre des études de cinéma en Allemagne...

C'était en 2020, j'avais déjà commencé à tourner des courts métrages. Je voulais avoir un diplôme. C'était aussi au moment du covid-19. Je voulais obtenir une sorte de certificat, au cas où ma carrière de cinéaste avorterait. Je suis donc entré dans une école à Kassel, en Allemagne, qui était moins une école de cinéma classique – parce que je ne souhaitais pas faire une formation où on apprend à écrire un scénario, à manipuler une caméra, etc. – qu'une école d'art. Je voulais voir d'autres domaines. Il se trouve que j'avais essayé d'entrer dans une école de cinéma à Vienne en 2016 et 2017, mais je n'avais pas été accepté.

Arrivé en Autriche, avez-vous vu davantage de films européens ou issus d'autres régions du monde ? Par exemple, j'ai cru discerner dans *Le Village aux portes du paradis* l'influence des premiers films d'Abderrahmane Sissako. Parce qu'il est à la fois très beau plastiquement et qu'il prend son temps sans être hiératique...

Je n'ai pas vu tant de films européens à ce moment-là. Cela s'est passé plus tard. J'ai aussi commencé à découvrir le cinéma africain. Je suis très admiratif du travail d'Abderrahmane Sissako. Je n'ai pas forcément vu tous ses films, mais ses premières œuvres, en effet, m'ont beaucoup marqué. En particulier *En attendant le bonheur* (*Heremakono*). Cela dit, je ne pourrai pas vous dire quels cinéastes m'ont influencé. Je pense que beaucoup de films ont eu une influence sur moi, mais je ne saurais dire lesquels.

Quand je regarde des films issus d'une zone qui recouvre une bande horizontale de la corne de l'Afrique, avec la Somalie, jusqu'à la Mauritanie en passant par le Tchad, le Niger et le Mali, je reconnais des éléments semblables : la musique, le climat, la météo, mais aussi le temps, le sens de la durée. On voit souvent des gens qui attendent. Ce sont ces récurrences à travers ces différents pays qui influencent la caméra. À l'origine, les gens sont des nomades dans beaucoup de ces régions et le sont demeurés d'une certaine façon. Cela crée des sensations profondes qui agissent sur la représentation du passage du temps.

Quand un personnage parle à un autre personnage, celui-ci prend toujours un temps pour lui répondre, comme s'il laissait les paroles pénétrer en lui. Parce que les mots de l'autre sont importants. De ce fait, l'intérêt que l'on porte à l'autre apparaît sincère...

Il y a deux raisons à cela. D'abord, la langue somalienne est très poétique et aussi indirecte. Beaucoup de choses ne sont pas explicites, elles sont sous-entendues. Par exemple, si j'ai soif et que je désire de l'eau, je ne vais pas dire « j'ai soif », mais « j'ai vraiment l'impression d'être dans le désert par un jour très chaud ». Ensuite, ces blancs participent à la construction d'un rythme. Et permettent aux spectateurs de sortir d'eux-mêmes et de regarder vraiment les personnages, de réfléchir à leur sujet.

Par exemple, vers la fin du film, quand Mamargade et Jamal, l'homme qui va peut-être épouser sa sœur, sont dans le camion, le premier raconte au second toute son histoire, comment il a récupéré son fils, etc. Jamal lui demande pourquoi il lui fait cette longue confidence. Le père lui répond : « *C'est pour passer le temps, le voyage est long.* » Mais, en lui faisant cette réponse, il veut dire autre chose, qui va bien au-delà. Il faut en interpréter la véritable signification. Les dialogues ne sont jamais ce qu'on a l'impression qu'ils sont.

La beauté plastique du film n'est pas esthétisante. Elle n'écrase pas non plus le spectateur. Elle provient du choix des cadres, des comédiens et des lieux où vous avez filmé, y compris les intérieurs...

En effet. J'adore ce paysage, le vent, les montagnes, la plage, le ciel, la mer... Certaines personnes pourraient trouver ces endroits sans vie ou désertiques ; moi, je les trouve magnifiques. En ce qui concerne les couleurs, elles sont totalement naturelles. Ce que nous avons voulu éviter, ce sont les couleurs hollywoodiennes, stéréotypées des films qui se déroulent dans les pays chauds, en Afrique, en Amérique du Sud, au Mexique, où il y a un peu partout une sorte de jaune pour montrer à quel point la chaleur pèse. Même le teint des personnages est jaunâtre. Je suis d'accord avec vous : les comédiens [*tous des non-professionnels, N.D.L.R.*] ont de très beaux visages. Pour les costumes, on leur a demandé de venir avec leurs propres vêtements.

Et le choix des cadres ?

Je suis très économe en ce qui concerne les plans : je fais peu de mouvements de caméra, je découpe très peu au montage. Dès lors, la composition du cadre devient déterminante. Mais j'aurais du mal à expliquer pourquoi je choisis de cadrer ainsi et non autrement. C'est très intuitif. La plupart du temps, nous découvrons l'endroit où nous allons filmer le jour même du tournage. Donc on prenait un petit temps pour décider des plans que nous allons faire, de la place de la caméra et du type d'objectif. Je pense qu'il y a quelque chose de l'ordre de la spontanéité et de l'honnêteté qui entre ainsi dans le plan tourné.

Est-ce parce que vous trouvez que la Somalie est un beau pays que vous avez baptisé le village du film du nom de Paradis ?

Oui. Mais aussi parce que la Somalie a le potentiel d'être un paradis. Si on trouvait des solutions aux problèmes qui se posent à la Somalie, si les humains arrêtaient de s'entre-déchirer, ce serait un paradis...

Les affiches de la plupart des films dont l'action se déroule en Somalie, quasi tous américains, montrent des armes, des militaires, de la violence. Le début de votre film fait un bref clin d'œil à ce pauvre cliché avec des images d'archives d'une chaîne d'information états-unienne exposant le meurtre par drone d'un représentant d'Al-Qaïda...

Oui, l'idée était en effet de jouer avec cela : montrer d'abord ce que vous voyez habituellement, que ce soit sur les chaînes de télévision ou dans les films d'action américains, puis partir vers tout autre chose...

Tout en n'étant pas morbide, le film développe un rapport étroit avec la mort : le protagoniste est fossoyeur, on assiste à un enterrement, un petit garçon dit qu'il est orphelin...

Ce que je remarque, c'est qu'à Vienne, où j'habite, on ne parle jamais de la mort. Pourtant, beaucoup de gens sont touchés par elle, des proches disparaissent. Mais c'est tabou. Alors qu'en Somalie, quand quelqu'un meurt, on le sait. Ce n'est pas un pays où les gens meurent plus qu'ailleurs. Il n'y a pas de massacres de masse, même s'il y a des attaques de drones et même si le gouvernement est très défaillant. Le système des clans, qui agrège les gens en communautés, produit des solidarités et permet aux habitants de tenir. Le film montre la mort parce que tout simplement je sais qu'elle est présente. On m'avait déjà fait remarquer cela à propos de mes courts métrages. Je ne m'en étais pas vraiment rendu compte.

Le film offre aussi une représentation des femmes très remarquable. Elles organisent une manifestation contre la pêche internationale illégale. Le personnage d'Araweelo, volontaire et active, refuse de partager son mari avec une seconde femme et, par ailleurs, mènera à bien son propre projet professionnel...

En Somalie, si ma génération a survécu, c'est grâce à ces femmes extrêmement fortes. Dans les années 1990, quand le gouvernement s'est effondré et que la guerre civile a éclaté, ce sont les femmes qui ont tenu la baraque. Les hommes étaient perdus, traumatisés, incapables de faire quoi que ce soit. C'est pourquoi je montre Araweelo ainsi, poursuivant un objectif, ne baissant pas les bras. Ce n'est pas forcément l'image qu'on peut avoir des femmes somaliennes de l'extérieur.

Son frère, Mamargade, se montre au contraire irresponsable, même s'il est généreux. Il est en même temps un père très aimant. Ce qui détonne aussi avec les représentations dominantes...

Mamargade est effectivement irresponsable mais c'est parce qu'il a bon cœur, parce qu'il veut aider son prochain. Et qu'il ne parvient pas à fixer de limite. Si quelqu'un lui disait : « J'ai faim, on va aller cambrioler une banque », il pourrait se rendre complice du vol. On constate la différence dont je parlais à l'instant entre lui et sa sœur. Ils viennent du même endroit, on peut penser qu'ils ont eu les mêmes opportunités. Et pourtant elle a acquis des compétences alors que lui en est dénué. Ce n'est pas un jugement à son sujet, mais c'est ainsi. Et le seul boulot qu'il sait faire, creuser des tombes, il le perd parce que les entreprises se sont emparées de l'intégralité de ce « marché ». Le fait aussi qu'il n'ait pas de limite dans sa générosité explique pourquoi, alors que les circonstances ne s'y prêtaient guère, il a récupéré son fils. Il a énormément d'amour pour lui.

En vous voyant, je constate un air de ressemblance entre vous et le petit comédien qui interprète le garçon de Mamargade, Cigaal. Peut-être l'avez-vous choisi avec cette idée que, si Cigaal réussit à l'école – l'école où il étudie étant un point important du film –, il deviendra plus tard cinéaste...

Ce n'est pas conscient, mais peut-être inconsciemment, oui. J'ai, quoi qu'il en soit, un lien très fort avec ce petit garçon.

CINÉMA



Le Village aux portes du paradis

Mo Harawe

En Somalie, un fossoyeur use de toutes les ruses pour préserver la joie et l'insouciance de son jeune fils. Une ode à l'amour et au courage.

Par petites touches, le réalisateur offre une vision inédite de son pays, ravagé par les famines et les guerres civiles.



Avant même le générique, l'extrait d'un journal télévisé sur une attaque de drone américain visant un dignitaire d'al-Qaïda en Somalie semble nous emmener vers un film documenté sur la guerre contre le terrorisme, à la manière de *Zero Dark Thirty*. Mauvaise piste... Le plan suivant met en scène un homme lors d'une pause cigarette, fatigué après avoir creusé une tombe dans le désert à l'aide d'une simple pioche. Cet homme, c'est Mamargade, fossoyeur. Il élève seul Cigaal, son adorable fils. Araweelo, la sœur de ce père célibataire, vit avec eux à la suite de son divorce, dans une maison faite de ciment et de tôle, dans un petit village balayé par les rafales de vent, à proximité de la mer. Malgré la menace permanente des drones, tous travaillent et aspirent à une vie meilleure. Mamargade cumule les boulots plus ou moins licites auprès de personnes plus ou moins recommandables, afin de pouvoir financer l'école et l'internat de son fils en ville, quand Araweelo rêve d'ouvrir un atelier de couture.

Après plusieurs courts métrages, le jeune réalisateur Mo Harawe, né en 1992 à Mogadiscio, réalise son premier long en tordant l'imaginaire de l'Occident sur la Somalie épuisée par les famines et la guerre civile, dont il offre une vision cinématographique inédite. Au cours d'une saison sèche, baignée de couleurs lumineuses, celles des vêtements ou des peintures usées sur les maisons, la vie du petit garçon paraît douce. Entre les plages paradisiaques, le bleu éclatant dominant le ciel, les moments de tendresse et de jeu avec son père, sous le regard bienveillant de sa tante, l'aide en cuisine et la préparation pour l'école, l'absence mystérieuse de la mère fait figure de tragédie lointaine, passablement consolée. Le danger, les menaces rôdent autour – à l'école, Cigaal apprend à s'allonger par terre, les mains sur la tête, pour se protéger d'une éventuelle attaque de drones –, mais Mamargade a érigé entre son fils et ce monde tumultueux un rempart fait de soins et d'amour. Quand l'école locale ferme, faute de financements,

Mamargade doit emmener le garçonnet partout avec lui. Même après une virée à la plage, quand il cherche du travail dans un hôpital, au moment où des blessés après un attentat-suicide arrivent en masse. En l'empêchant de voir, il laisse à l'enfant, un casque de carton sur la tête, la possibilité de l'innocence.

Par petites touches, le film, tourné en Somalie, évoque ainsi l'histoire douloureuse du pays : la forte menace islamiste, la corruption, les cuves toxiques échouées sur les plages, le trafic d'armes, les orphelins. Bien que présents, ces drames ne sont toutefois pas le sujet principal du *Village aux portes du paradis*. Mo Harawe privilégie l'espoir et l'émancipation. Sans mari, Araweelo, in fine la véritable héroïne du film, ne peut contracter de prêt à la banque. D'abord abattue, elle va trouver une alternative, main dans la main avec son neveu. Tous deux déterminés, malgré la difficulté d'avancer dans les rafales. ▶ Caroline Besse | *The Village Next To Paradise*, Autriche/France/Allemagne/Somalie (2h14) | Scénario : Mo Harawe. Avec Canab Axmed Ibraahin, Axmed Cali Faarax, Cigaal Maxamuud Saleebaan.



Hélas



Bof



Bien



Très bien



Bravo

[< Retour](#)



CINÉMA
Projection

Abonnés Sortie complète

Partager  

"Le Village aux portes du paradis"

Un film de Mo Harawe

Le mot du distributeur

«

Chaque semaine, Télérama vous offre des places de cinéma sur ses films partenaires. Le délai de réception des places est d'environ 10 jours. Merci donc de veiller à ce que votre adresse postale soit bien renseignée dans votre compte. Bonne séance à vous.

»

Invitation valable tous les jours sauf samedi, dimanche, fêtes et veilles de fêtes dans la salle de votre choix.

★ LA TRIBUNE DIMANCHE

Dimanche 6 avril 2025

LE VILLAGE AUX PORTES DU PARADIS ★★★★★

Un fossoyeur élève seul son espiègle petit garçon au côté de sa sœur qui, sans enfants, est en instance de divorce. Tous trois habitent dans un bourg somalien au bord de l'océan Indien. Le minimalisme semble ainsi être le mot d'ordre du nouveau film du cinéaste somalo-autrichien Mo Harawe, qui se déroule dans son village natal. Et c'est un petit miracle qui s'opère sous nos yeux. **A.U.C.**

Trois vies en Somalie

Mo Harawe, jeune cinéaste somalien, filme le quotidien de trois personnages, dont la vie s'écoule lentement, malgré la guerre

C'est par un extrait de journal télévisé de Channel 4, relatant une attaque de drones en Somalie que démarre *Le Village aux portes du paradis*, le premier long métrage de **Mo Harawe**, un jeune cinéaste qui y est né et y a grandi.

Paradis, c'est le village, au bord de la mer, où vit Mamargade (**Ahmed Ali Farah**). Il élève seul son fils, Cigaal (**Ahmed Mohamud Saleban**), acceptant tous les boulots : fossoyeur, mécanicien, chauffeur. Sa sœur, Araweelo (**Anab Ahmed Ibrahim**), habite avec eux depuis qu'elle a divorcé : comme elle ne parvenait pas à avoir d'enfant, son mari voulait lui imposer une seconde épouse. Tenace, elle économise, essaie de récupérer de l'argent prêté, d'obtenir un prêt bancaire, pour s'acheter une petite échoppe.



Le Village aux portes du paradis de Mo Harawe © Freibreuter Film

La vie s'écoule lentement, au rythme des transports que fait Mamargade, des bêtes ou d'autres marchandises moins licites. Ou des trous qu'il creuse pour enterrer ceux que la guerre tue comme cette jeune fille, dont la mère, sous le choc, constate : « *Ça ne sert à rien d'avoir des enfants ! Ils meurent jeunes !* »

Mamargade, lui, est certain de vouloir une vie meilleure pour Cigaal, un enfant sensible, plein d'imagination, et aux dires de la directrice de l'école très intelligent. Une école qui, faute de maîtres, va fermer. Une solution est proposée : envoyer Cigaal en ville dans un internat. Un vrai dilemme. Mamargade va prendre le temps d'y

réfléchir, d'autant que l'idée ne plait pas du tout à son fils. Quand il prend sa décision, la vie change pour tous les trois... Peu de paroles, peu de discours dans ce film où ce sont les regards qui parlent.

Le directeur de la photographie **Mostafa el-Kashef** filme avec un grand talent le quotidien de ces trois personnages, dans une

région où la guerre est là, toujours. Une palette chromatique à dominante bleue, évitant les traditionnels jaune, ocre, et donnant à voir les paysages désertiques, les rivages où s'activent des pêcheurs, les intérieurs modestes, soignant chaque détail.

La caméra s'attarde sur les visages, sur ces regards où, tour à tour, se lisent l'amour, l'incompréhension, la culpabilité grâce à l'interprétation magistrale des comédiens non professionnels à l'exception d'**Anab Ahmed Ibrahim** qui incarne Araweelo. Pour Mo Harawe, c'est elle l'héroïne du film. « *Les spectateurs s'imaginent qu'on raconte son histoire à lui... et en fait, c'est son histoire à elle. C'est la seule qui accomplit ce qu'elle veut.* »

Un film pudique à la mise en scène très maîtrisée, au rythme lent, dans lequel le spectateur peut se laisser embarquer ou pas mais dont la beauté est incontestable.

ANNIE GAVA

Le Village aux portes du paradis,
de **Mo Harawe**
En salles le 9 avril

QUOTI

DIENS

ET LEURS SITES WEB

Notre critique du *Village aux portes du paradis* : la Somalie à visage humain



Le film *Le Village aux portes du paradis*, de Mo Harawe, raconte l'histoire d'une famille somalienne face aux difficultés du quotidien. *FreibeuterFilm*

Dans le désert somalien, le réalisateur Mo Harawe suit trois membres d'une même famille qui prennent en main leur destin. Un premier long-métrage surprenant.

Le vent souffle beaucoup et tous les jours dans ce village de Somalie. Difficile de dire qu'il est porteur. Pas de pluie en revanche, mais au bout du film, une agréable sensation d'entendre des gouttes tomber une à une jusqu'à remplir une bassine. Auteur de deux courts-métrages remarqués dans les festivals, Mo Harawe, réalisateur somalien installé en Autriche, a tenu à poser sa caméra dans son pays natal pour *Le Village aux portes du paradis*, l'histoire de trois personnes d'une même famille face aux obstacles du quotidien. Un film très réaliste avec une majorité d'acteurs non professionnels.

Selon les jours et les opportunités, Mamargade est chauffeur, mécanicien ou fossoyeur. Il élève seul son fils Cigaal et partage son logement avec sa sœur Araweelo, couturière fraîchement divorcée. Quand l'urgence consiste à avoir assez d'argent pour se nourrir, l'avenir s'imagine rarement au-delà du lendemain. Alors, le jour où l'école de Cigaal ferme, Mamargade réfléchit longuement avant de placer son petit garçon au pensionnat dans la grande ville voisine. Une décision qui apporte des tensions à la maison : Mamargade a dû puiser dans la cagnotte que sa sœur destinait à son atelier de couture pour payer ce nouvel établissement.

Mo Harawe prend son temps pour dévoiler ses personnages. Il choisit des séquences courtes - la majorité sans musique -, installant chacun dans son univers, ses soucis et sa débrouille. Laissant des questions en suspens pour apporter plus tard la réponse. Pendant une heure, sa sœur n'a pas de prénom. Et il faut encore une dizaine de minutes pour apprendre que la mère de Cigaal est morte. Le tout donne une idée d'un quotidien âpre, rythmé par une guerre civile qu'il invisibilise - en dehors de la séquence d'ouverture, un extrait du journal télévisé relatant la mort d'un expert en produits chimiques d'un groupe lié à al-Qaida. Seuls le bruit des drones ou des ambulances ensuite et l'enterrement de victimes civiles révèlent des attaques régulières. On est loin du Paradis, nom du village.

Émotion et admiration, dans un univers aride

C'est pourtant de l'émotion et de l'admiration que l'on ressent au bout des deux heures et quart du film. De l'admiration pour ces protagonistes qui surmontent les épreuves. De l'émotion face aux liens qui se tendent et se distendent, aux sentiments qui éclosent ou à la beauté des images dans un univers pourtant tellement aride. Alors que les ennuis tombent en cascade sur Mamargade, Araweelo et Cigaal, ils savent trouver des sas de décompression, mentir aussi parfois pour éviter d'ajouter une couche de tracas. Mo Harawe évite ainsi toute

lourdeur et montre l'humanité sous toutes ces facettes. Le réalisateur fait dire à un de ses personnages : « *Ça rime à rien d'avoir des enfants.* » Ce qui ne l'empêche pas d'apporter la preuve qu'il faut avoir confiance dans l'avenir.

La note du *Figaro* : 3/4

« Je voulais faire un film pour les Somaliens » : Mo Harawe, réalisateur d'un « Village aux portes du paradis »

Premier long métrage de Mo Harawe, présenté à Cannes l'année dernière, *le Village aux portes du paradis* suit un trio singulier composé d'un enfant, de son père et de sa tante. Une œuvre lumineuse, âpre qui fuit l'esbroufe et le spectaculaire pour rester au plus près des personnages.



« Nous voulions à tout prix éviter ce jaune chaleureux et exotique des films hollywoodiens situés en Afrique ou en Amérique latine. Nous avons cherché à retranscrire ce que nous voyions sur place », explique le réalisateur Mo Harawe. © FreibeuterFilm

Jusqu'ici, au cinéma, la Somalie renvoyait surtout des visions de guerre (*la Chute du faucon noir*, 2001), de piraterie maritime (*Hijacking*, 2012, *Capitaine Philipps*, 2013), de violences faites aux femmes (*A Girl from Mogadiscio*, 2019, *Fleur du désert*, 2009). Il a donc fallu attendre que Mo Harawe, un jeune cinéaste prometteur, né dans ce pays de la corne de l'Afrique et installé depuis quinze ans en Autriche, imprime un imaginaire cinématographique discordant.

Au plus près de ses habitants, utilisant en majorité des comédiens non professionnels, son premier long métrage, *le Village aux portes du paradis*, tisse un récit autour d'un trio singulier formé par un père célibataire et veuf, son fils de 11 ans et sa sœur, en instance de divorce. Le premier, mutique et altruiste, vit de petits boulots et tente d'offrir la meilleure éducation à son enfant. Comme un conteur, le deuxième raconte à ses camarades ses rêves nocturnes.

Quant à la troisième, elle tente de surmonter les obstacles pour ouvrir une échoppe de confection. Présentée à Un certain regard au dernier Festival de Cannes, cette œuvre à l'incroyable photographie et à la mise en scène discrète multiplie les niveaux de récit.

★ L'HUMANITÉ

Mercredi 9 avril 2025

C'est sa force et sa limite. Ce qu'il gagne en acuité du regard, il le perd en rythme, suscitant quelques longueurs. Il n'empêche, cette fable complexe et attachante place enfin la Somalie sur la carte de la planète cinéma.

Quel a été votre parcours avant de réaliser ce premier long métrage ?

Je suis né et j'ai grandi en Somalie avant d'arriver en Autriche, à 18 ans. Enfant, je regardais des films mais je désirais devenir poète, pas cinéaste. En arrivant en Autriche, je ne maîtrisais pas bien la langue. J'avais des choses à dire mais pas les mots. La littérature visuelle, acquise en regardant des films, m'a permis de m'exprimer avec ce langage cinématographique que tout le monde peut saisir.

La photographie du film fait la part belle au bleu et au vert...

Ce que nous ne voulions pas faire était encore plus important que ce que nous voulions faire. Nous voulions à tout prix éviter ce jaune chaleureux et exotique des films hollywoodiens situés en Afrique ou en Amérique latine. Nous avons cherché à retranscrire ce que nous voyions sur place. Les couleurs dans le film sont fidèles à celles du paysage et des immeubles. Les lieux existent véritablement. Les seuls changements ont été effectués dans le foyer des trois protagonistes.

Toutes les femmes de votre film dégagent une force impressionnante...

Araweelo, la sœur, est le véritable socle du film. Les femmes somaliennes ont une forte personnalité, une forme de résilience, même si je n'aime pas ce mot. Mais les montrer fortes était la chose la plus naturelle à faire.

« Les émotions que suscite le film sont universelles »

Les films somaliens sont rares. *Le Village aux portes du paradis* a-t-il une ambition internationale ?

Pas vraiment. Nous avons été surpris par l'engouement du public international. Certains éléments du film, ainsi que les émotions qu'il suscite, sont universels. Je voulais faire un film pour les Somaliens, les seuls à pouvoir saisir certains sous-textes en filigrane d'une phrase, d'une histoire ou d'un poème avec des dialogues au sens plus profond qu'il n'y paraît.

Comment avez-vous conçu le personnage de l'enfant, Cigaal ?

Il aime sa famille, son père, et se sent tellement bien chez lui qu'il a envie de dire tout ce qui lui passe par la tête. Lorsqu'il change d'environnement, il devient moins créatif. Même s'il semble promis à un avenir brillant d'un point de vue capitaliste, à quel prix cela se

★ L'HUMANITÉ

Mercredi 9 avril 2025

fera-t-il ? Celui de perdre toute sa créativité, et de se perdre en grandissant. Ce prix à payer est une tragédie.

Comment avez-vous travaillé avec les acteurs, pour la plupart non professionnels ?

C'était la première fois que les acteurs se retrouvaient face à la caméra, à part celui qui incarne le fou nommé Mandela, qui a travaillé sur mes précédents films tournés en Somalie.

Pour être honnête, ils ont fait 90 % du boulot. Je leur ai juste expliqué les situations et qui étaient les personnages. On a fait très peu de prises, quatre ou cinq en moyenne, et toujours en raison de problèmes techniques, pas à cause d'eux.

Comment le film contribue-t-il à donner un nouvel imaginaire de la Somalie ?

Je ne prétends pas créer un nouvel imaginaire de la Somalie – c'est un terme un peu trop grand pour moi. En réalité, je porte plus d'intérêt aux Somaliens qu'à l'image du pays à l'extérieur.

Les gens sur place ne se soucient pas vraiment de ce que pensent les autres. Ce qui me motive, c'est d'encourager ceux qui vivent là-bas, à travers mon travail, bien plus que de répondre aux attentes de ceux qui sont à l'extérieur.

Qu'est-ce que cela implique pour vous, en tant qu'Autrichien, de faire un film somalien ?

Je vis en Autriche depuis quatorze-quinze ans maintenant. J'ai vécu en Somalie jusqu'à mes 18 ans. L'Autriche fait partie de mon parcours. J'en retiens le positif, mais je reste profondément connecté à mon pays d'origine. J'y retourne tous les trois à quatre mois, une partie de ma famille y vit encore.

Donc, pour moi, la question n'est pas tant celle de l'identité. J'ai beaucoup appris de l'Autriche, qui m'a permis d'atteindre des objectifs. J'en retire une certaine distance qui m'aide à évoluer, notamment en Somalie. Je suis comme un étudiant qui apprend des choses pour en tirer le meilleur et se l'appliquer à lui-même.

Quelle symbolique représente une coproduction entre l'Europe et la Somalie dans un climat d'expansion de l'extrême droite ?

Le Village aux portes du paradis est une collaboration autrichienne, somalienne, allemande et française. Je produis mes films. Si demain on me dit qu'on ne financera pas mon prochain film, je le ferais quand même. Je ne pense pas être le plus affecté par cette montée de l'extrême droite. Je suis privilégié et je ne suis pas inquiet.

D'autres personnes le sont beaucoup plus que moi. Je sais où je suis et d'où je viens. Et je sais comment me déplacer. Ce sera sans

doute plus difficile de partir pour des Autrichiens qui n'ont jamais quitté Vienne. Moi, je sais ce qu'on ressent en quittant son pays.

«Le Village aux portes du paradis» vibre comme l'air



Mamargade, père distrait, et Cigaal, gosse concentré.

Mo Harawe dit que le vent est un des personnages de son film, c'est frappant à quel point c'est vrai : cette force aérienne a rarement été filmée de cette façon, directe et lyrique à la fois. Non seulement captée, mais mise en scène. Comment on met en scène le vent ? A l'image, on le laisse s'engouffrer dans les plans, comme dans les maisons – s'agiter dans les rideaux, les vêtements qui pendent, les tissus qui couvrent le corps des personnages. On le regarde faire trembler les murs de tôle, claquer les portes, soulever le sable du désert. Au son, on le laisse siffler, fredonner, râler, taper, racler, s'insinuer partout sur les pistes, sur la bande sonore, couvrir les dialogues ou accompagner les voix, comme la musique se mêle au chant. Si le vent est donc un des personnages – au même titre qu'Araweelo (Anab Ahmed Ibrahim), la sœur qui vient de divorcer, ou que son frère Mamargade (Ahmed Ali Farah), plus tout jeune, vivant de boulots ici et là, ou que le fils de celui-ci, l'enfant Cigaal (Ahmed Mohamud Saleban), qui se retrouve au pensionnat quand l'école de son village ferme – il est aussi ce qui circule entre eux, ce qui court de l'un à l'autre, ou fait le lien quand ils s'éloignent ou par moments ne s'entendent pas.

Bien déterminé à provoquer un plaisir visuel intense

Le vent, élément incorporel, rend par une sorte de paradoxe palpable les relations entre les êtres, il incarne tout ce qui ici relie les choses et les personnes : un peu comme le film qu'on regarde, et qui lui aussi fait le lien, ou comme un alter ego du cinéaste. Mo Harawe, jeune Somalien né en 1992, poussé dans le dos par son propre souffle et son désir de faire exister les habitants de ces lieux dans un film, a surmonté les obstacles qu'implique le projet de

tourner un premier long dans un pays sans cinéma. Le vent tiendrait lieu de cinéma : une force immatérielle, mais rendue visible en creux, par tout ce qu'elle saisit et agite dans la lumière, et rendue audible en fond, par tout ce qu'elle fait tinter. Il faut de l'espace aux courants d'air et d'amour pour se déployer. Les plans sont larges, fixes, vastes, il y a de la place pour raconter. Il y a de la beauté aussi, tout un travail plastique, sur les couleurs vives et les formes tranchantes, bien déterminé à provoquer un plaisir visuel intense, qui soit à la hauteur de la fantaisie (discrète mais réelle, dans l'adversité, tout aussi réelle) des personnages. Voici donc les histoires de la tenace Araweelo, du distrait Mamargade, et de Cigaal, gosse concentré, débordant de sentiments qu'il a plus ou moins la marge d'exprimer, et de la petite famille à la fois réelle (solidaire) et approximative (fantasque) qu'ils forment. D'eux trois, on en apprendra de belles.

S'évader un instant des tourments mortifères

D'abord et avant tout, qu'ils rêvent. Cigaal aime raconter les siens à son camarade de classe, avant son départ pour l'internat où son père, un week-end, oubliera de venir le chercher, et où sa tante viendra le voir pour tenter d'arranger leur brouille. Ce père, fumant son khat au fond d'une barque, est pris d'un songe vivide, s'évadant un instant des tourments mortifères de son job de fossoyeur des sables, et de transporteur au service risqué des jihadistes du coin. Quant à Araweelo, une fois divorcée, elle a le rêve d'ouvrir sa propre échoppe de couturière, par tous les moyens. Elle est l'héroïne d'un film dont le sujet est l'obstination (courage, débrouille et résistance), thème qui semble lui servir aussi de méthode de tournage et d'art poétique. Dès son prologue, un morceau d'actualités télévisées vues du ciel, obscènes, vite congédiées, il déclare aller à rebours des clichés violents, militaires ou misérabilistes, qui pèsent sur les images de son pays. Ce *Village* est un appel d'air qui garde le trépied sur terre, il critique par son contraire le point de vue gris mortel des drones sur le contraste des vies au sol.

***Le Village aux portes du paradis* de Mo Harawe avec Anab Ahmed Ibrahim, Ahmed Ali Farah... 2h12.**

Mo Harawe, réalisateur du «Village aux portes du paradis» : «Ce qui m'importait, c'était que les personnages portent en eux l'esprit des gens de Somalie»



Le cinéaste Mo Harawe, né en 1992, a grandi à Mogadiscio avant d'étudier le cinéma en Autriche.

Le cinéaste Mo Harawe, né en 1992, a grandi à Mogadiscio avant d'étudier le cinéma en Autriche. Son très beau premier long métrage, *le Village aux portes du paradis*, qui restera (aussi) dans l'histoire comme le premier film somalien montré au Festival de Cannes, tourné dans des villages parcourus par le vent du désert, raconte les aventures à la fois quotidiennes et picaresques de trois personnages formant une sorte de famille. Il se trouve un langage de cinéma où la beauté plastique sert l'alliance entre une vraie fantaisie et le désir de rendre justice à la vie réelle de lieux qui ne sont jamais filmés.

On ne peut détacher le regard de votre film, le travail d'invention visuelle est captivant. Pouvez-vous parler de ce soin apporté à l'image ?

L'aspect visuel naît bien sûr de plein d'éléments différents, des personnes et des lieux filmés, des cadres, des couleurs. On est partis de ce qu'on ne voulait pas plutôt que de ce qu'on voulait. On ne voulait surtout pas de la couleur stéréotypée de ces films tournés en Afrique ou en Amérique du Sud où l'image est toute jaune pour matérialiser la chaleur. On a décidé qu'il n'y aurait pas ce jaune mais qu'on prendrait tout le reste, en laissant s'exprimer les autres couleurs. Elles étaient là. On s'en est tenu à ce qu'il y avait sous nos yeux, dans le paysage, dans les bâtiments, dans les vêtements qui pour la plupart sont les habits de tous les jours des acteurs, qui étaient presque tous non professionnels. Quant au cadrage, travaillé en plans fixes, il est intuitif, sans story-board dessiné à l'avance. Les plans se décidaient sur place avec le chef opérateur,

Mostafa El Kashef, dans des décors que parfois nous découvriions en arrivant pour y tourner, sans avoir pu repérer en amont. Ça permet d'être dans le moment présent, de penser les choses comme elles arrivent.

Etes-vous partis de situations réelles pour écrire les histoires du film ?

Aucun personnage n'est inspiré d'une seule personne en particulier. Ce sont des amalgames de choses vues, connues ou entendues. Ce qui m'importait, plus que des histoires particulières, c'était qu'ils portent en eux l'esprit des gens de là-bas, de Somalie. Celui de ne pas abandonner, de continuer sa vie malgré les obstacles, être résilient par la solidarité et l'entraide. C'est une forme d'espoir. Chaque personnage, que ce soit la sœur, le frère ou l'enfant du frère, sait où chacun des deux autres en est dans sa vie. Ils se comprennent et se soutiennent profondément, malgré les problèmes entre eux, comme celui qui survient quand le père oublie d'aller chercher son fils au pensionnat le vendredi soir. Il y a de la confiance, de l'amour, une possibilité de se parler, de se dire les choses. Ça me plaît de parler de tout ça.

Très peu de films sont faits dans la région. Quelles sont les difficultés, ou au contraire les avantages, que vous rencontrez là où vous tournez ?

Il n'y a pas d'infrastructures de cinéma en Somalie, pas d'écoles, pas de salles. Nous savions que ce serait un défi d'y produire un film, et ça me tenait à cœur de le relever. Nous avons voulu intégrer le plus possible de locaux à l'équipe, en dehors de postes très techniques comme l'image et le son, dont les techniciens sont venus d'Egypte et du Kenya. Pour compenser un manque d'expérience, et de matériel trouvable sur place, on a décidé de prendre le temps, d'avoir trois mois de tournage pour pouvoir faire des erreurs, sans stress, en se posant les bonnes questions, en étant créatifs dans nos solutions. Par exemple, je pense à une scène où Mamargade, le père, fume du khat dans le bateau la nuit, et où le personnage de Mandela, le «fou», vient le trouver. On ne pouvait pas techniquement faire de lumière dehors avec des projecteurs, on a donc décidé d'être dans le noir, et que Mandela arriverait avec une torche, pour s'éclairer. J'aime beaucoup le résultat. Un autre avantage de tourner en Somalie, c'est qu'on peut arriver dans des endroits et tourner sans passer par la bureaucratie ni demander d'autorisations. Juste en demandant aux gens, qui sont plutôt d'accord, étonnés et contents. On tournait dans les rues en s'adaptant, sans couper la circulation.

Le vent est très présent dans le film, à l'image et au son, et c'est beau, est-ce que ça a posé des problèmes ?

Dès le scénario, le vent était présent. Je savais qu'il serait une sorte de personnage à part entière. Il fallait se préparer à l'accueillir dans le film, à l'image et au son, en prenant des mesures pour pou-

voir l'enregistrer sans qu'il ruine les prises. C'est une force incontrôlable, qui peut à tout moment faire bouger quelque chose dans le plan ou faire du bruit. On ne peut pas l'empêcher, il fallait faire avec lui plutôt que d'essayer de le limiter. On a laissé le vent entrer dans le film comme il voulait, et il a rendu beaucoup de scènes plus intéressantes qu'espérées. Il fait le lien entre les espaces, entre l'intérieur et l'extérieur. De façon générale l'environnement, l'agitation de la rue, le désert, tout pénètre dans les plans et sur la bande-son sans qu'on essaie de les filtrer, parce que c'était impossible. Au contraire, on ouvrait les fenêtres pour laisser le dehors entrer.

Le film commence par un extrait de journal télévisé occidental sur une attaque de drones contre des «terroristes», qui contraste avec ce qui suit. Quelle est la fonction de ce prologue ?

L'idée était de commencer avec ce qu'on voit habituellement de la Somalie dans les actualités, une vision très superficielle et dramatique qui est en fait une forme de divertissement et qui empêche de penser et d'accéder aux personnes réelles dont il s'agit. Le film commence par cette image, à laquelle le public s'attend, pour la couper et entrer dans la réalité de ces endroits. Ce ne sera pas un thriller ni un film d'action, plutôt le contraire : vous avez maintenant le choix, entre décider de rester accroché à ce que vous pensiez savoir, ou accepter de voir où on vous emmène. Vous verrez des visages, des vies singulières, et comment elles sont affectées par des événements que le reste du monde perçoit déformés et de très loin.

22 | CULTURE

En Somalie, un trio singulier en lutte pour une vie meilleure

Mo Harawe filme le quotidien de ceux qui côtoient de près la tragédie

LE VILLAGE AUX PORTES DU PARADIS

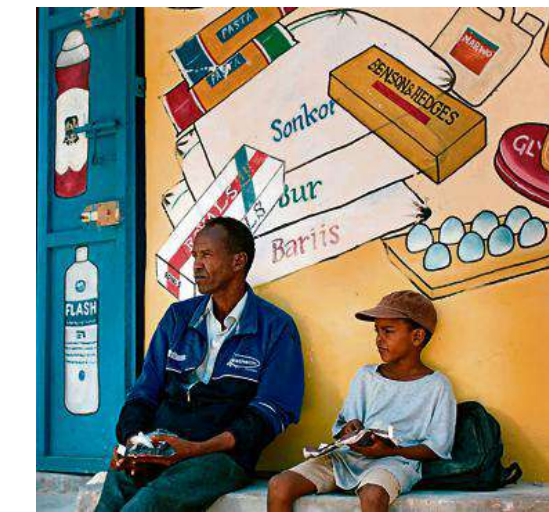
Un bulletin d'information sur une chaîne de télévision britannique. En Somalie, une attaque de drone américaine a causé la mort d'un terroriste membre de l'organisation Al-Qaida. C'est par cette courte annonce, factuelle, que s'ouvre *Le Village aux portes du paradis*, premier long-métrage de Mo Harawe présenté à Cannes dans le cadre d'Un certain regard, en 2024. Un regard occidental et quelque peu déshumanisant que le film va ensuite tenter de contrecarrer. Pendant un peu plus de deux heures, le cinéaste prend le temps de nous faire partager le quotidien de ceux qui côtoient de près la tragédie dans ce pays situé à l'extrémité orientale de la Corne de l'Afrique.

Le Village aux portes du paradis s'attache à trois d'entre eux, qui forment une drôle de famille. Il y a Mamargade (Ahmed Ali Farah), le père qui multiplie les petits boulots. Il est notamment employé pour enterrer dans le désert des cadavres, comme les victimes d'attaques sanglantes dont Channel 4, en ouverture, s'est fait l'écho. L'élève Cigaal (Ahmed Mohamud Saleban), son jeune fils qui va à l'école, et se demande comment lui offrir les meilleures chances de réussite. La sœur de Mamargade, Araweelo (Anab Ahmed Ibrahim), couturière voilée et tout juste divorcée, complète le foyer.

Quotidien aigre et précaire

Les liens qui unissent les trois personnages ne sont pas tout de suite clairement identifiés. Mo Harawe égrene au fil de la narration certains éléments qui éclairent sous un nouveau jour cette cellule familiale singulière. Leurs rapports eux-mêmes se redéfinissent au gré de quelques rebondissements, faisant de ces existences une matière mouvante qui défie les regards figés et les faux-semblants.

Du désert à la ville, en passant par Paradis, le village bordé d'immenses plages, baigné de soleil et balayé par les vents où ils logent, le film évolue là aussi sur une vaste géographie qui traduit la complexité de ces vies qui se démentent toutes les heures pour vivre. Symboliquement, Mamargade et Araweelo se tiennent ainsi



Mamargade (Ahmed Ali Farah) et Cigaal (Ahmed Mohamud Saleban). JOURJFETE

Du désert à la ville, le film évolue sur une vaste géographie qui traduit la complexité de ces vies

gade et Araweelo se tiennent ainsi davantage aux portes du paradis, tant chacun bataille avec ses propres difficultés dans un quotidien aigre fait de précarité.

Mamargade affronte la concurrence d'entreprises qui emploient des pelletieuses là où lui utilise encore des techniques artisanales jugées désuètes. Araweelo, de son côté, est entravée dans ses demandes de prêt pour ouvrir son commerce de textile à cause de sa situation maritale condamnée par la société. Cette confrontation entre des contraintes économiques pesantes et l'épanouissement de l'individu comme d'un foyer uni sert de noué au film qui tente d'en ressortir la contradiction.

Avec sa mise en scène élégante aux cadres parfaitement maîtrisés qui magnifie ces paysages d'où ressortent les tonalités turquoises, le film ne verse jamais dans le misérabilisme. S'il pait quelque peu de sa longueur et de sa langueur, le film n'enferme ja-

mais les personnages, interprétés en grande partie par des acteurs non professionnels, dans une vision surplombante qui les condamnerait d'avance, ni ne joue la facilité d'une résolution facile. Il chemine dans un constant entre-deux alternant légèreté et gravité, accueillant les silences et les peines autant que les rencontres inattendues et les moments atypiques. Dans ce monde où l'on essaie de garder le souci des morts tout en vivant, le film permet tant bien que mal

de se maintenir à flot. C'est dans cette solidarité autant qu'au fond d'eux-mêmes que les personnages trouvent les ressources nécessaires pour faire face aux épreuves qui s'accumulent. Avec cette débrouillardise propre aux marges dans lesquelles ils sont relégués. Leur situation en dents de scie peut aussi se lire comme une métaphore de la Somalie tout entière, dont les potentialités sont entravées par une immense sécheresse autant que par le climat d'insécurité lié au terrorisme islamiste. En s'attachant au sort réservé à un enfant, Mo Harawe questionne le futur d'une société confrontée à d'immenses défis. Avec un brin de lucidité et encore un peu d'espoir. ■

BORIS BASTIDE

Film autrichien, français, allemand et somalien de Mo Harawe. Avec Ahmed Ali Farah, Anab Ahmed Ibrahim (2 h 12)

Un été, deux familles en bout de course

Dans son film coécrit avec Olivier Adam, la réalisatrice Baya Kasmi questionne la construction de nos identités

MIKADO

Certaines enfances sont des abîmes dont on ne sort jamais tout à fait indemne. Prenez celles de Mikado (Félix Moati) et de Laetitia (Vimala Pons). Tous deux ont grandi en foyers et en familles d'accueil, avec leurs enfants, Nuage (Patience Munchenbach), adolescente, et Zéphir (Louis Orby), le petit dernier, clan joyeux et soudé qui vit sur les routes, coupé d'un monde extérieur perçu comme une menace à leur bonheur.

Mais un été, une assignation en justice, suivie d'une panne mécanique, vient mettre à mal l'équilibre du fragile cocon. Vincent (Ramzy Bedja), un enseignant cafardeux qui vit seul avec sa fille, Théa (Saul Benchetrit), les invite à faire une pause quelques jours dans sa villa de l'arrière-pays toulonnais. Commence alors une drôle de cohabitation qui va peu à peu permettre à la cinéaste Baya Kasmi d'exposer et d'explorer les filières de chacun.

Connexions complexes

On retrouve dans ce troisième long-métrage de la réalisatrice du déjà réussi *Youssef Salem a du succès* (2023) toute la sensibilité écorchée de l'univers de l'écrivain Olivier Adam, un des scénaristes du film. Mikado prend la fausse apparence d'une œuvre solaire pour mieux explorer les ombres qui entourent ses personnages. Notamment ces silences qui les engluent dans des prisons dont ils ne peuvent pas les murs. Tout l'enjeu du film va être alors de mettre les mots justes sur chaque situation pour ouvrir du possible.

La mise en scène de Baya Kasmi se veut particulièrement attentive aux dynamiques d'ensemble. Les cadres isolent ou regroupent les personnages dans une palette de configurations au gré des solidarités qui se nouent et se dénouent. Mikado tisse ainsi une toile de connexions complexes. À l'exception de Zéphir, quelque peu délaissé, Patience l'enlève, chacun développe un lien particulier avec plu-

«Mikado» prend la fausse apparence d'une œuvre solaire pour mieux explorer les ombres de ses personnages

sieurs autres, permettant de creuser différentes facettes. Vincent prend ainsi sous son aile Nuage pour l'entraîner à la littérature pendant que l'adolescente noue une relation de fascination-répulsion avec Théa, qui lui permet de découvrir de nouveaux espaces de sociabilité.

Dans ce grand jeu de vases communicants, Laetitia et Nuage goûtent au confort d'une vie normale et profitent de cette stabilité inopinée. Vincent et Théa, de leur côté, se nourrissent de l'entraînement de leurs invités pour retrouver un peu d'air et d'apaisement, échappant à leur vie à deux.

Mais ce choc des cultures est aussi porteur d'une part de mélancolie, à l'image de cette *Rua Madureira*, de Nino Ferrer, qui sert de fil rouge au film. Mikado, que le nom ancre dans l'enfance – un symbolisme parfois très appuyé – voit d'un mauvais œil la prise de risque que fait peser cet enracinement sur la famille. Tandis que les femmes, conscientes de ce qui les entrave, entretiennent l'attente des mérites d'une émancipation. Cousin éloigné du chef-d'œuvre de Sidney Lumet *A bout de course* (1988), Mikado interroge la construction de nos identités, à la fois par le groupe et hors de lui. Ce qui nous aggrave aussi autres ou nous en délie. Il fait de la famille un socle pas toujours étranger aux logiques de domination mutilantes, mais capable aussi d'ouvrir d'inspirants chemins de traverses. Une question de regard, d'écoute, de bienveillance, de douceur. Et la manière qu'a trouvée Baya Kasmi pour rendre palpable ces liens, trop tôt, ont dû subir l'apprêt de l'existence. ■

BO. B.

Film français de Baya Kasmi. Avec Félix Moati, Vimala Pons, Ramzy Bedja, Patience Munchenbach et Saul Benchetrit (1 h 34).

«Le vent est un personnage du film»

Le cinéaste raconte son pays au-delà des informations tragiques qui parviennent en Occident

RENCONTRE

L'horloge cinématographique a presque fait un tour complet depuis le dernier Festival de Cannes, et le premier long-métrage de Mo Harawe. *Le Village aux portes du paradis*, présenté en sélection officielle à Un certain regard en mai 2024, sort enfin en salle.

À l'époque, nous avions réalisé une interview matinale sur la Croisette avec le réalisateur aux traits fins, né en 1992 à Mogadiscio, capitale de la Somalie. Cette fiction naturaliste, filmée dans un village côtier battu par le vent, nommé Paradis, nous invite à regarder vivre les personnages sans a priori, du moins autrement qu'à travers le prisme des informations occidentales chroniquant les affrontements contre l'organisation Etat islamique, le nombre de combattants djihadistes tués, etc.

«Le film s'ouvre avec un extrait de journal télévisé, réel, relatant une attaque de drones en Somalie. Un homme est enterré, on ne sait pas qui il est. Mais les gens se cotisent pour qu'il ait une cérémonie. Au-delà de cette information tragique, j'ai voulu emmener les spectateurs dans la vie quotidienne des gens, leur donner envie de suivre les histoires», explique Mo Harawe, citant parmi ses références cinématographiques le somptueux *Touki-Bouki* (1973) du Sénégalais Djibril Diop Mambety. Au départ, dit-il, «les habitants nous observaient avec méfiance. Ils nous prenaient pour des journalistes de la télé. Puis avec le temps les relations se sont détendues».

Dans *Le Village aux portes du paradis*, Mamargade (Ahmed Ali Farah), père célibataire, essaie d'assurer un avenir à son fils, Cigaal (Ahmed Mohamud Saleban), quitte à faire un choix douloureux, l'école du village ayant

fermé. Il s'attire souvent des ennuis en voulant aider des gens. Sa sœur, Araweelo (Anab Ahmed Ibrahim), couturière, récemment divorcée, s'installe dans sa maison, essaie de trouver son autonomie. On découvre ce film comme un tableau en train de se faire, laissant du temps au récit pour se révéler. Les couleurs éclatantes des murs et façades ressortent d'autant mieux dans l'épure des prises de vue.

Etudes en Allemagne

Les protagonistes luttent contre le système... et contre le vent. «Je n'avisais à filmer dans une période bien précise de l'année, de juin à septembre, où le vent souffle fort dans la région. En Somalie, on vit avec le vent et cela influence nos esprits. Le vent est un personnage du film. Quant aux couleurs des maisons, elles étaient là, on n'a touché à rien ni monté aucun décor. On a juste repeint un peu l'ha-

bitation des personnages principaux», précise-t-il.

Mo Harawe a grandi en Somalie, a vécu en Autriche, a étudié la communication visuelle et le cinéma à l'université Kunsthochschule de Kassel, en Allemagne. Ses premiers courts-métrages ont été repérés dans les grands festivals, *Life on the Horn* (2020) à Locarno, *Will My Parents Come to See Me* (2022) à Clermont-Ferrand, où le film a reçu le Grand Prix.

«Mes parents n'étaient pas dans le cinéma. J'avais l'habitude d'écrire des poèmes, des nouvelles, puis je suis parti en Autriche. Je ne connaissais pas la langue et filmer me permettait de m'exprimer.» Quand on lui demande comment il a atterri en Autriche, il esquive avec le sourire: «Oh ça, c'est une trop longue histoire, il nous faudrait plus de temps...» On apprendra donc de prochaines nouvelles du cinéaste somalien. ■

CLARISSE FABRE

CINÉMA

Christophe Honoré présidera la Queer Palm

Le cinéaste Christophe Honoré présidera, en mai, le jury de la Queer Palm, le prix alternatif LGBTQ+ au Festival de Cannes, qui fête ses 15 ans en 2025. «Alors que la fiction contemporaine est de nouveau attaquée par l'Internationale réactionnaire, il semble d'autant plus urgent de mettre en lumière et de féliciter les films queer», a déclaré le cinéaste, cité, lundi 7 avril, par les organisateurs. En 2024, le jury, présidé par le Belge Lukas Dhont, avait récompensé *Trois kilomètres jusqu'à la fin du monde*, d'Emanuel Pärva. – (AFP)

Robert De Niro recevra une Palme d'or d'honneur à Cannes

Le 13 mai, l'acteur, réalisateur et producteur américain Robert De Niro recevra une Palme d'or d'honneur pour l'ensemble de sa carrière, lors de la cérémonie d'ouverture de la 78^e édition du Festival

de Cannes, quatorze ans après avoir été président du jury, en 2011, ont annoncé les organisateurs, lundi 7 avril.

ARTS

Record de fréquentation pour Art Paris 2025

En 2025, «Alors que la fiction contemporaine est de nouveau attaquée par l'Internationale réactionnaire, il semble d'autant plus urgent de mettre en lumière et de féliciter les films queer», a déclaré le cinéaste, cité, lundi 7 avril, par les organisateurs. En 2024, le jury, présidé par le Belge Lukas Dhont, avait récompensé *Trois kilomètres jusqu'à la fin du monde*, d'Emanuel Pärva. – (AFP)

En Somalie, un trio singulier en lutte pour une vie meilleure

Mo Harawe filme le quotidien de ceux qui côtoient de près la tragédie

LE VILLAGE AUX PORTES
DU PARADIS

■■■■□□

Un bulletin d'information sur une chaîne de télévision britannique. En Somalie, une attaque de drone américaine a causé la mort d'un terroriste membre de l'organisation Al-Qaïda. C'est par cette courte annonce, factuelle, que s'ouvre *Le Village aux portes du paradis*, premier long-métrage de Mo Harawe présenté à Cannes dans le cadre d'Un certain regard, en 2024. Un regard occidental et quelque peu déshumanisant que le film va ensuite tenter de contrecarrer. Pendant un peu plus de deux heures, le cinéaste prend le temps de nous faire partager le quotidien de ceux qui côtoient de près la tragédie dans ce pays situé à l'extrémité orientale de la Corne de l'Afrique.

Le Village aux portes du paradis s'attache à trois d'entre eux, qui forment une drôle de famille. Il y a Mamargade (Ahmed Ali Farah), le père qui multiplie les petits boulots. Il est notamment employé pour enterrer dans le désert des cadavres, comme les victimes d'attaques sanglantes dont Channel 4, en ouverture, s'est fait l'écho. Il élève Cigaal (Ahmed Mohamud Saleban), son jeune fils qui va à l'école, et se demande comment lui offrir les meilleures chances de réussite. La sœur de Mamargade, Araweelo (Anab Ahmed Ibrahim), couturière voilée et tout juste divorcée, complète le foyer.

Quotidien âpre et précaire

Les liens qui unissent les trois personnages ne sont pas tout de suite clairement identifiés. Mo Harawe égrène au fil de la narration certains éléments qui éclairent sous un nouveau jour cette cellule familiale singulière. Leurs rapports eux-mêmes se redéfinissent au gré de quelques rebondissements, faisant de ces existences une matière mouvante qui défie les regards figés et les faux-semblants.

Du désert à la ville, en passant par Paradis, le village bordé d'immenses plages, baigné de soleil et balayé par les vents où ils logent, le film évolue là aussi sur une vaste géographie qui traduit la complexité de ces vies qui se démentent coûte que coûte pour survivre. Symboliquement, Mamar-

gade et Araweelo se tiennent ainsi davantage aux portes du paradis, tant chacun bataille avec ses propres difficultés dans un quotidien âpre fait de précarité.

Mamargade affronte la concurrence d'entreprises qui emploient des pelleteuses là où lui utilise encore des techniques artisanales jugées désuètes. Araweelo, de son côté, est entravée dans ses demandes de prêt pour ouvrir son commerce de textile à cause de sa situation maritale condamnée par la société. Cette confrontation entre des contraintes économiques pesantes et l'épanouissement de l'individu comme d'un foyer uni sert de nœud au film qui tente d'en résoudre la contradiction.

Avec sa mise en scène élégante aux cadrages parfaitement maîtrisés qui magnifie ces paysages d'où ressortent les tonalités turquoise, le film ne verse jamais dans le misérabilisme. S'il pâtit quelque peu de sa longueur et de sa langueur, le film n'enferme ja-

Du désert à la ville, le film évolue sur une vaste géographie qui traduit la complexité de ces vies

mais les personnages, interprétés en grande partie par des acteurs non professionnels, dans une vision surplombante qui les condamnerait d'avance, ni ne joue la facilité d'une résolution factice.

Il chemine dans un constant entre-deux alternant légèreté et gravité, accueillant les silences et les peines autant que les rencontres inattendues et les moments attachants. Dans ce monde où l'on essaie de garder le souci des morts comme celui des vivants, l'entraide permet tant bien que mal

de se maintenir à flot. C'est dans cette solidarité autant qu'au fond d'eux-mêmes que les personnages trouvent les ressources nécessaires pour faire face aux épreuves qui s'accumulent. Avec cette débrouillardise propre aux marges dans lesquelles ils sont relégués.

Leur situation en dents de scie peut aussi se lire comme une métaphore de la Somalie tout entière, dont les potentialités sont entravées par une immense sécheresse autant que par le climat d'insécurité lié au terrorisme islamiste. En s'attachant au sort réservé à un enfant, Mo Harawe questionne le futur d'une société confrontée à d'immenses défis. Avec un brin de lucidité et encore un peu d'espoir. ■

BORIS BASTIDE

Film autrichien, français, allemand et somalien de Mo Harawe. Avec Ahmed Ali Farah, Ahmed Mohamud Saleban et Anab Ahmed Ibrahim (2 h 12)



Mamargade (Ahmed Ali Farah) et Cigaal (Ahmed Mohamud Saleban). JOUR2FETE

« Le vent est un personnage du film »

Le cinéaste raconte son pays au-delà des informations tragiques qui parviennent en Occident

RENCONTRE

L'horloge cinématographique a presque fait un tour complet depuis le dernier Festival de Cannes, et le premier long-métrage de Mo Harawe. *Le Village aux portes du paradis*, présenté en sélection officielle à Un certain regard en mai 2024, sort enfin en salle.

A l'époque, nous avions réalisé une interview matinale sur la Croisette avec le réalisateur aux traits fins, né en 1992 à Mogadiscio, capitale de la Somalie. Cette fiction naturaliste, filmée dans un village côtier battu par le vent, nommé Paradis, nous invite à regarder vivre les personnages sans a priori, du moins autrement qu'à travers le prisme des informations occidentales chroniquant les affrontements contre l'organisation Etat islamique, le nombre de combattants djihadistes tués, etc.

« Le film s'ouvre avec un extrait de journal télévisé, réel, relatant une attaque de drones en Somalie. Un homme est enterré, on ne sait pas qui il est. Mais les gens se cotisent pour qu'il ait une cérémonie. Au-delà de cette information tragique, j'ai voulu emmener les spectateurs dans la vie quotidienne des gens, leur donner envie de suivre les histoires », explique Mo Harawe, citant parmi ses références cinéphiles le somptueux *Touki-Bouki* (1973) du Sénégalais Djibril Diop Mambety. Au départ, dit-il, *« les habitants nous observaient avec méfiance. Ils nous prenaient pour des journalistes de la télé. Puis avec le temps les relations se sont détendues »*.

Dans *Le Village aux portes du paradis*, Mamargade (Ahmed Ali Farah), père célibataire, essaie d'assurer un avenir à son fils, Cigaal (Ahmed Mohamud Saleban), quitte à faire un choix douloureux, l'école du village ayant

fermé. Il s'attire souvent des ennuis en voulant aider des gens. Sa sœur, Araweelo (Anab Ahmed Ibrahim), couturière, récemment divorcée, s'installe dans sa maison, essaie de trouver son autonomie. On découvre ce film comme un tableau en train de se faire, laissant du temps au récit pour se révéler. Les couleurs éclatantes des murs et façades ressortent d'autant mieux dans l'épure des prises de vue.

Etudes en Allemagne

Les protagonistes luttent contre le système... et contre le vent. *« Je tenais à filmer dans une période bien précise de l'année, de juin à septembre, où le vent souffle fort dans la région. En Somalie, on vit avec le vent et cela influence nos esprits. Le vent est un personnage du film. Quant aux couleurs des maisons, elles étaient là, on n'a touché à rien ni monté aucun décor. On a juste repeint un peu l'ha-*

bitation des personnages principaux », précise-t-il.

Mo Harawe a grandi en Somalie, a vécu en Autriche, a étudié la communication visuelle et le cinéma à l'université Kunsthochschule de Kassel, en Allemagne. Ses premiers courts-métrages ont été repérés dans les grands festivals, *Life on the Horn* (2020) à Locarno, *Will My Parents Come to See Me* (2022) à Clermont-Ferrand, où le film a reçu le Grand Prix.

« Mes parents n'étaient pas dans le cinéma. J'avais l'habitude d'écrire des poèmes, des nouvelles, puis je suis parti en Autriche. Je ne connaissais pas la langue et filmer me permettait de m'exprimer. » Quand on lui demande comment il a atterri en Autriche, il esquisse avec le sourire : *« Oh ça, c'est une trop longue histoire, il nous faudrait plus de temps... »* On attendra donc de prochaines nouvelles du cinéaste somalien. ■

CLARISSE FABRE

RADIOS & WEB RADIOS

Cinéma Radio – critique positive

« *Le film nous offre indéniablement une image de résilience.* »

Radio Soleil – ITW Mo

TV & WEB TV

PRESSE WEB

Africa Vivre – critique ★ ★ ★ ★ ★

« *Le Village aux portes du paradis* marque sans aucun doute la naissance d'un grand cinéaste – dont il faudra évidemment suivre la trajectoire très attentivement. »

Africiné – critique positive Cannes (remise en ligne sortie)

« *Mo Harawe fait un usage délicieux de la dérision, du décalage et parfois du loufoque dans certains passages dialogués.* »

Africiné – ITW Mo Cannes (remise en ligne sortie)

Africultures – critique positive + reprise ITW Mo à Cannes

« *Le premier long métrage de Mo Harawe confirme la beauté et la maîtrise de ses courts métrages.* »

Avoir Alire – critique ★ ★ ★

« *En dépit de longueurs parfois inutiles, The Village Next to Paradise a le double mérite de valoriser un cinéma somalien rare sur nos écrans et de prouver une fois de plus que le paradis de la liberté est entre les mains des femmes.* »

Baz'Art – critique positive

« *Le film de Mo Harawe est un très beau voyage en Somalie et en poésie.* »

Le Bleu du miroir – critique positive

« *Mo Harawe livre une chronique somalienne à portée universelle, âpre et stoïque. Un homme, une femme, un enfant, un pays déchiré et toute la beauté d'un dénuement qui jamais ne se résigne.* »

Blog Alain Noël – critique positive

« *beau film aux personnages attachants.* »

CitaZine – critique positive

« *Le village aux portes du paradis charme par la luminosité qui se dégage de ses images chaleureuses et par sa résilience naturelle.* »

Le Club Médiapart – critique positive

« *Chaque plan fixe est construit avec une grande méticulosité multipliant les cadres dans la cadre pour rappeler l'enfermement des personnages à ciel ouvert.* »

Critique Film – critique 4/5

« *Mo Harawe dresse un portrait sensible de la Somalie* »

Dame Skarlette – critique positive

« *Ce film très naturel et qui ne cherche pas à en faire de trop, est intéressant de par sa conception et la présentation des personnages qui sont attachants.* »

Direct-actu – critique ★ ★ ★ ★ ☆

« *Une œuvre touchante qui parle de survie, d'espoir et de l'amour d'un père pour son fils.* »

France Info.TV – critique positive

« *Un film plein de lumière, dans tous les sens du terme, une ode à la solidarité et à la résistance.* »

French Touch 2 – critique 3,5/5 + ITW Mo (dossier de presse)

« *Une grande puissance visuelle* »

It Art Bag – critique positive

« *Un film poétique* »

My Afro Week – annonce sortie (Instagram)



Unification – critique 3,5/5

« *Généreux et humain.* »